

Thierry Tuborg

Cent rêves  
et quelques cauchemars

Les Éditions Relatives

[www.thierrytuborg.fr](http://www.thierrytuborg.fr)

© Les Éditions Relatives, décembre 2015

*Samedi 1<sup>er</sup> juillet 1995*

Bernard Pivot m'interroge, ses lunettes sur le front, les jambes croisées, mon bouquin dans la main avec des dizaines de marque-page qui en dépassent. Il me demande de définir mon travail, et je prétends écrire des fictions solidement ancrées à la réalité contemporaine, dans un langage simple mais sortable, accessibles à la jeunesse sans lui être exclusivement réservées.

Si un jour je suis interviewé, par Bernard Pivot ou par un autre, c'est ce qu'il faut que je réponde. Je le sens. C'est comme qui dirait un rêve-signal. C'est pourquoi je le note. Pour m'en souvenir le moment venu.

Et si jamais de ma vie je ne vis cette scène, au moins, je l'aurai rêvée. Je ne serai pas né pour rien, du coup.

Il faudra que je m'entraîne à rêver que j'ai assez d'argent, et que je parle chat, et que je n'ai pas les pieds et les poings liés.

*Lundi 11 septembre 1995*

Mes deux ficus ne commencent-ils pas à figurer dans mes rêves, avec leurs deux personnalités bien distinctes.

*Mardi 26 novembre 1996*

Je suis le directeur de cabinet de François Bayrou, actuel ministre de l'Éducation nationale. Je m'interroge. Pour couronner le tout, au réveil, j'ai une érection matinale si spectaculaire que je dois patienter quelques minutes avant de me lever, perplexe et mal à l'aise.

*Lundi 10 février 1997*

Je rêve que Patrick Cauvin est le frère de Philippe Djian. Sans doute une légère ressemblance physique. Au réveil, je me rappelle très peu de détails au sujet de ce rêve, mais tout l'attachement que j'éprouvais à l'égard de Djian à son époque Barrault se reportait bizarrement sur Cauvin, dont on n'entend jamais parler, alors que le Djian façon Gallimard est devenu l'Invité Incontournable de l'ensemble des médias à la moindre parution. Quelle imprévisible métamorphose chez cet homme qui voici dix ans n'acceptait jamais la moindre interview !

*Dimanche 20 avril 1997*

J'ai fait un drôle de rêve dont je ne me rappelle pas les détails, mais juste quelques extraits. Ainsi, une femme demande à son mari de faire une lessive ou une autre tâche ménagère, je ne sais plus très bien au juste laquelle, et elle lui lance : « Tout de même ! Je ne te demande pas de me faire des jumeaux, ce n'est vraiment pas sorcier ! » Du coup, je m'interroge sur l'expression *faire des jumeaux*, que je trouve très bonne, mais que je suis certain de n'avoir jamais entendue nulle part, et qui sans aucun doute n'existe pas !

C'est marrant, un cerveau si inventif, qui fonctionne si bien jusque dans les songes.

*Lundi 12 mai 1997*

Je sors de la salle de bains, prêt à me coucher, et aperçois dans mes draps... un gros crocodile ! Non mais un gros, hein ! pas de la rigolade, un gros crocodile tout vert dans mes draps tout blancs ! Alors je ne me dégonfle pas (c'est un rêve), j'ouvre grand la fenêtre du balcon et lui dis : « Hop là fous le camp mon vieux non mais ! » Il me regarde avec des ... larmes de crocodile dans les yeux et s'exécute, rampe tout honteux vers le balcon et saute par-dessus la balustrade. Pffiuuu ! Ensuite, je me penche au balcon pour vérifier qu'il ne s'est tout de même pas trop fait mal et m'aperçois que le crocodile s'est métamorphosé dans sa chute en un livreur de pizza, tout vert de peau, vêtu d'un maillot tout blanc et d'une casquette. Je sais que c'est un livreur de pizza parce que c'est écrit *pizza* en rouge sur son maillot. Il a l'air triste de s'être fait jeter.

Alors je m'interroge.

*Mardi 8 juillet 1997*

J'ignore quelle signification je dois tirer de mes derniers rêves. Cette nuit, je me réveille avec une notion très ancrée de mon identité : je suis *Sarac, le conspirateur catholique* ! Cela ne se rattache à aucune scène onirique précise, j'ai seulement cette sorte de carte de visite en tête... C'est vraiment étrange, hein ? Il faudra que je consulte des encyclopédies pour vérifier si il a existé un Sarac, ou un Zarac, ou encore un Zarak, quelque part dans l'Histoire !

Bon. Je me rendors, et ce coup-ci, je suis adolescent au sein d'un foyer socio-éducatif (petit *revival* de ma véritable jeunesse) dans lequel tout le monde est très turbulent, nous montons sur les armoires et en bondissons sous les regards amusés des éducateurs qui d'ailleurs nous filment. Puis, toujours dans ce foyer, je séduis, presque nu sur mon lit, une malicieuse jeune fille assise devant moi.



Ensuite, tout va très très vite car, adulte, je me retrouve dans la peau d'un charismatique organisateur d'un réseau d'accueil de personnes défavorisées chez l'habitant. Je me souviens même que l'indemnité versée à ce dernier s'élève précisément à deux cents francs par mois !

C'est époustouflant.

Sans parler du grand rêve truffé de rebondissements qui a occupé toute ma nuit précédente : je mets au jour l'escroquerie d'un conseiller municipal montpelliérain, provoque sa perte, et me trouve ensuite menacé par plusieurs employés de la mairie qui en croquent, de telle sorte que je dois poursuivre mes investigations afin de faire tomber toute la bande... Il faut en fin de compte que j'aie jusqu'à approcher Georges Frêche (le *vrai* maire de Montpellier) pour le forcer à se rallier à ma cause, afin d'éviter de me faire supprimer par les escrocs démasqués (dans mon rêve, Frêche est supposé se trouver de mon côté). J'ai encore aujourd'hui une vision très claire des lieux et des gens dans ce rêve, où la mairie était un véritable château féodal.

Tous ces rêves m'interpellent.

*Dimanche 31 août 1997*

Je me lève, j'allume la radio, et hop ! Le drame, toutes affaires cessantes, me saisit à jeun : Lady Diana et son homme du moment (un banal milliardaire égyptien dont le nom m'échappe, pardon) viennent de succomber à un violent accident de la route dans le tunnel sous le pont de l'Alma, à Paris, dans la capitale de *mon pays* ! *Bloody sunday* ! Jospin regagne fissa Matignon, le ministre de l'Intérieur (Chevènement) a dû interrompre sa nuit pour se rendre à La Pitié-Salpêtrière, les programmes de la Grande Radio Nationale sont bouleversés depuis 5 heures du matin, et Robert Namias se retient de sangloter sur TF1 entre deux portraits de la princesse. Mazette ! À une semaine près, l'événement se serait disputé les micros avec le pape, dis donc ! Et alors je te laisse imaginer le boxon si, par malheur, le pape s'était éteint (pic de pollution, maladie, vieillesse) le même jour que Diana Spencer se tuait sous le pont de

l'Alma ! Tout cela à Paris le même dimanche ! Et alors je te laisse imaginer la cata' si, par malheur, la princesse de Galles avait décidé de ramener le pape chez lui après un dîner au Ritz et qu'ils s'étaient crashés tous les deux sous le pont de l'Alma !

*Meanwhile*, dans la banlieue d'Alger, 300 personnes viennent d'être massacrées par les islamistes fous (à moins qu'il s'agisse de complots fomentés par le gouvernement algérien lui-même), dont des femmes enceintes éventrées, des fœtus calcinés, des enfants violés, des vieillards égorgés : cinq ou six minutes dans les éditions de 20 heures. C'est ce qui s'appelle la hiérarchisation de l'information.

En ce qui concerne les accidents de la route, ils restent depuis longtemps une des causes de mortalité les plus importantes dans le monde occidental. Et en ce dimanche 31 août 1997, eh bien ayons mon ami une pensée pour Eddy Cochran.

Sans transition, j'ai traversé cette nuit un rêve dans lequel je faisais la connaissance d'une femme qui s'occupait d'animaux, une fermière sans doute, ou bien une employée d'un cirque, ou encore d'un parc zoologique, je ne sais pas très bien. Je me souviens notamment de drôles de petits chevaux-bassets qui avait de toutes petites pattes mais qui galopaient comme des fous vers moi pour me lécher le visage, et puis des sortes de loutres très affectives elles aussi. Tous les animaux m'aimaient beaucoup dans ce rêve. Nous

devenions amants, la femme et moi, et tout d'un coup, je l'ai sentie s'agripper à moi dans le dos (je dors sur le ventre), je l'ai sentie si intensément, si réellement, que je me suis réveillé avec une drôle d'émotion. Je l'entendais, éveillé et immobile dans mon lit me chuchoter : « Tu es là ?... Est-ce que tu es là ? » Alors j'ai répondu faiblement : « Oui... » Comme si cette femme se trouvait véritablement dans la pièce. Vraiment très très impressionnant ! Je n'avais jamais ressenti cela auparavant, j'en suis resté quelques secondes scotché, un peu paniqué, à tenter de garder mon calme et de me préparer à voir se matérialiser devant moi un personnage issu d'un de mes songes. Mais non.

C'est peu après que j'ai allumé la radio.

*Mardi 4 novembre 1997*

Bernadette Chirac meurt dans un accident de voiture juste devant mes fenêtres et le président a une maîtresse, mais impossible de me souvenir qui. C'est dingue, j'entends encore très distinctement les derniers râles de la présidente agonisant !

Quelle est donc la signification de ce rêve étrange ?

*Jeudi 12 février 1998*

J'ai fait un rêve, la nuit dernière (pleine lune), à propos de Roger Waters, bassiste et âme originelle du groupe Pink Floyd, dont il a été évincé depuis. Dans mon rêve, il était tout seul, chantant adossé contre un mur, vêtu de blanc, très séduisant, très beau (si tu connais Roger Waters, tu vois de quel exploit il s'agit). Je me souviens aussi que dans ce rêve, il m'était révélé que le véritable nom du groupe était American Floyd. J'ignore tout de la signification de ce détail bizarre, mais je m'en souviens parfaitement.

Voilà.

*Vendredi 11 septembre 1998*

Huit heures et demie, je me suis réveillé, ai tendu le bras pour allumer la radio, et suis tombé en plein dans la revue de presse de Pascale Clark. La bite à Clinton, encore. En fait, je n'ai pas tellement écouté, je venais juste de quitter un rêve dans lequel il me semblait m'être fabuleusement bien senti, mais pas moyen de me souvenir du moindre détail. Rien du tout, seule la sensation d'un récent bien-être. Et le regret, la frustration.

J'ai songé qu'il fallait que je cesse d'allumer si vite la radio le matin, particulièrement par temps de bite à Clinton dont je n'ai cure.

Ensuite, j'ai préparé le petit déjeuner, ai mangé un yaourt en lisant deux ou trois petites pages d'*Ida invente la poudre* d'Anne Weber, puis j'ai commencé à écrire mon journal et il faut que

j'abandonne le passé composé pour le futur parce qu'on arrive à mon futur, là. Je vais me brosser les dents.

Tiens, je n'ai pas utilisé le futur ! Pourtant c'est le futur (je n'ai pas encore bougé de ma chaise) !

Je vais y aller.

J'irai. Me brosser les dents.



*Vendredi 9 octobre 1998*

L'année dernière, sur la plage naturiste de Villeneuve-lès-Maguelone, j'avais assisté à une scène étrange. Un gamin de six ou sept ans, allongé sur sa serviette aux côtés de sa maman, et sans doute endormi, présentait une petite érection qui tenait son sexe bien droit au-dessus de son ventre et bien visible de tous. La maman impassible lisait une revue, et autour d'eux j'entendais des commentaires outrés au sujet de l'érection du gamin.

Hier soir sur Arte, j'ai suivi un documentaire sur les rêves et le sommeil. Un neuropsychiatre expliquait, à ma grande stupéfaction, que l'on n'est capable d'étudier le cerveau et son activité nocturne que depuis une quinzaine d'années seulement. Et puis il racontait qu'un chat en train de rêver avait les griffes sorties et la queue agitée... tandis que le sommeil paradoxal d'un jeune garçon produisait une érection chez ce dernier.

Regardons la télévision et ne mourons pas idiots.

*Vendredi 23 octobre 1998*

C'est dingue. Je suis sorti trois minutes cet après-midi pour m'acheter des cigarettes au tabac du coin, et en sortant, j'ai traversé la rue embouteillée pile devant le capot d'une voiture de sport rouge brillant, immatriculée dans l'Aude. Machinalement, j'ai jeté un œil au conducteur et ... putain c'était Gérard Depardieu dis donc ! Immense, volumineux, imposant, vêtu d'une vaste tunique et un peu recroquevillé au volant. Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'il m'a adressé un regard assez prolongé, et moi j'ai à peine souri, j'ai rien fait du tout, j'ai pensé que bon c'était Depardieu oui, *so what*, et j'ai détourné les yeux.

C'est vrai qu'il a des vignes quelque part, mais j'ignorais où exactement. Eh bien manifestement c'est dans le coin, ce qui d'ailleurs n'est pas très étonnant, tous les acteurs branchés pinard

achètent des vignes dans la région, comme Jean Carmet en son temps.

C'est drôle parce que dernièrement, j'avais fait un rêve bizarre dans lequel Depardieu s'était inscrit au même stage de théâtre que moi à Montpellier, pour des histoires de séjour dans la région facilité par cette formation dont il n'avait strictement aucun besoin, et nous devenions amis... Et encore, il y a quelques mois de cela, un premier rêve nous réunissait, je m'en souviens moins bien... C'était à Paris, et je sonnais chez lui, il m'accueillait sans hésitations... Je crois qu'il était question qu'il me protège de je ne sais plus trop quoi, et nous rigolions bien lui et moi.

Tout cela est très très étrange.

*Lundi 16 novembre 1998*

J'ai rêvé que j'assistais au strip-tease de quatre ou cinq lycéennes, dont deux qui le menaient jusqu'à son terme et s'allongeaient totalement nues sur la scène.

Je m'interroge.

*Mardi 1<sup>er</sup> juin 1999*

J'ai fait deux rêves cette nuit dont tu vas éperdument te fichier, qui n'ont rien à voir l'un avec l'autre, mais dont le souvenir est aussi exceptionnellement distinct ce midi, ce qui suffit à vouloir les faire figurer ici, où je te le rappelle je fais tout qu'est-ce que je veux, d'abord.

Dans le premier rêve, je commence à fréquenter Stéphanie de Monaco, j'ai la vraie sensation de nos deux joues l'une contre l'autre, avec tout plein de mots doux... (Dans mon enfance, la princesse Stéphanie était ma préférée, parce qu'elle était toute petite, moins célèbre que sa sœur, et trop mignonne, franchement, on voudrait que ça grandisse pas !)

Dans le second rêve, je subis un entretien relatif à la prolongation de mon contrat de travail à la fac, et le jury, composé du doyen de la fac, de professeurs et de chefs de service, me reproche

de porter des tennis de couleur orange et trouées à l'endroit des orteils. Il est vrai qu'hier soir, j'ai hésité un moment à foutre en l'air ces pompes qui datent de l'été dernier, puis dans le fond je me suis dit qu'elles feraient bien encore l'affaire pour la plage cet été. Mais promis, je ne les chausserai pas pour aller travailler à la fac ! Ce rêve est un avertissement.

En ce qui concerne Stéphanie de Monaco, je doute qu'il s'agisse d'un quelconque avertissement. C'est un rêve, c'est tout.

*Samedi 19 juin 1999*

Tu le crois, ça ? Cette nuit, j'ai fait un rêve qui n'était autre qu'un dérivé de mon propre roman ! C'est bien la première fois que ça me le fait dis donc ! J'étais en compagnie de la belle Jennifer, le personnage féminin d'*Un bleu baléare* ! Dingue, pas vrai ?

*Mercredi 30 juin 1999*

Le ficus qui habite avec moi depuis quatre ans est à présent deux fois plus volumineux que moi, il frotte aux murs et au plafond, empiète sur la bibliothèque... Lorsque nous nous sommes rencontrés, au cours de sa prime jeunesse, il tenait à peine sur sa petite tige fixée à un tuteur ! Quand je le rafraîchissais au vaporisateur, jusqu'à l'été dernier, j'en avais pour quelques minutes, et quelques centilitres d'eau suffisaient... Aujourd'hui, ça m'a prit un bon quart d'heure, et presque un demi-litre d'eau dis donc ! J'aime bien l'odeur de son bois au contact de l'eau, c'est une sacré chouette odeur, le bois humide, pas vrai ?

Je rêve souvent de mon ficus. L'autre nuit, j'ai fait un rêve étrange, le ficus était comme je l'ai rencontré, tout minuscule contre son tuteur, et je constatais avec effroi qu'il était en train de mourir ! Il se fanait, jaunissait, s'épuisait. Dans ce rêve, je stressais à mort : je



devais héberger ma sœur, je m'engueulais avec mes voisins qui faisaient trop de bruit, et mon ficus me claquait dans les bras !

Ce ficus, il a une histoire. La première année, j'avais eu l'idée de lui procurer de la compagnie, et j'avais ramené deux autres petites plantes, d'une autre sorte de ficus, plus verte, un peu frimeuse sur les bords. Je les ai soignés tous les trois avec autant d'affection, même du Mozart et du Bach presque tous les jours, et pourtant, les deux nouveaux venus n'ont pas tenu plus de trois mois. Leurs feuilles tombaient par dizaines jour après jour, à mon grand désarroi, alors que le premier continuait sa croissance spectaculaire. Je suis quasiment certain que mon ficus n'a pas accepté ces deux intrus et les a fait crever.

*Vendredi 14 avril 2000*

Dans le rêve un peu tordu de cette nuit, je suis chargé d'aller récupérer dans son bureau les disquettes des cours du professeur Bernard Durand, le doyen de la faculté de droit. Une fois seul dans son bureau, je me mets à fouiner un peu partout et tombe sur un stock secret de Chocoletti et de rochers Suchard dont j'emplis discrètement mes poches.

Ensuite, je quitte la fac avec mon butin et, sur le chemin, va-t'en savoir pourquoi, je passe par Palavas-les-Flots et croise une file de caravanes de touristes (communément appelés par ici « blaireaux »). Des cochons vivants sont accrochés dans des filets derrière chaque caravane, et ils grognent en agitant leurs quatre pattes à travers leurs filets, c'est assez impressionnant. On est passé à une époque où tu abats toi-même la bête que tu vas manger. J'en

prends conscience et décide de ne plus me nourrir que de Chocoletti  
et de Curly de Bahlsen.

Après c'est le matin.

*Mardi 10 octobre 2000*

J'ai tout le temps été fasciné par la puissance des influences psychiques sur tout un tas d'événements, comme les somatisations par exemple. Non vraiment ça me troue le cul, ces histoires-là (somatiquement parlant). Par malchance, la force des influences psychiques négatives m'a toujours paru bien plus probante que celle des positives. J'ignore pourquoi, s'il te prend de songer l'espace d'une trentaine de secondes à l'éventualité d'un échec dans ce que tu es en train d'entreprendre, je ne sais pas, par prévoyance, pragmatisme, réalisme... Hop ! Il n'en faut souvent guère davantage pour provoquer le fameux échec. Ça le fait tout de suite : « Vous avez demandé l'échec ? Ne quittez pas ! »

Au contraire tu auras beau te concentrer comme un malade durant des années sur une réussite, bien te l'envisager, en rêver chaque nuit, pratiquer des rites au cours desquels tu sacrifieras une

ou deux vierges blondes au nom de cette réussite-là... Walou ! Que dalle mon pote ! L'influence positive, dans ce cas, elle te susurre narquoise : « Non mais attends mon petit bonhomme qu'est-ce que tu croyais... »

*Mardi 24 avril 2001*

Pour la seconde fois cette nuit ai-je traversé un rêve érotique en compagnie de Vanessa, de la Chambre Régionale de Commerce et d'Industrie où je travaille.

*Vendredi 17 août 2001*

En 1995, six mois après mon arrivée à Montpellier, je m'étais offert un magnifique petit ficus pour accompagner ma solitude. Je l'ai souvent évoqué dans les pages de mon *Journal Perso* au cours de ces six années de vie commune. De cinquante centimètres, il a atteint cette année les deux mètres de haut. Ce ficus a même figuré dans nombre de mes rêves, comme un proche, comme un être vivant faisant partie de mon âme, comme par exemple les chats qui ont successivement partagé mon existence jusqu'à Montpellier.

Au début de l'été, lorsque j'avais envisagé de déménager, j'ai tout de suite gambergé sur l'avenir de mon ficus, l'éventualité de ne pas pouvoir forcément le transporter, ni d'ailleurs l'accueillir dans mon prochain appartement, enfin je ne savais pas. Je ne voulais pas être pris de cours et en arriver à devoir, dans l'urgence, m'en débarrasser salement façon poubelle, oh mon Dieu ! Alors j'avais

commencé à coller des petites annonces dans les commerces afin de céder cette majestueuse plante verte à qui pouvait prévoir un véhicule suffisamment vaste pour le transporter et, surtout, à qui un ficus ferait vraiment plaisir chez lui.

Aujourd'hui est parti mon camarade le ficus. Une étudiante m'a téléphoné, puis a déboulé avec une fourgonnette pour l'embarquer. Elle était manifestement réjouie, nous avons un peu galéré pour le descendre, elle m'a donné deux cents francs et puis voilà.

Chez moi, ce n'est plus pareil. L'appartement est trop lumineux, trop vide, trop blanc. Tu vois, ça me fait exactement autant de mal que lorsque je me séparais d'un de mes chats.

Là, je suis vraiment tout seul.



*Lundi 10 décembre 2001*

Donc dans quinze jours vais-je revoir ma mère après une dizaine d'années sans s'être rencontrés. Ça me met la pression, je sens bien que ce repas de Noël prend une tournure exagérée, elle se désole d'ailleurs que je ne reste qu'une journée et soupire tristement au téléphone que finalement c'est mieux que rien. Ce qui me déstabilise, c'est ce peu d'émotion chez moi à l'égard de ma famille. C'est assez embarrassant, comparé à leurs effusions.

À quarante ans, je reste convaincu que c'est à l'écart, loin des « miens » que j'ai fini par trouver un équilibre, convaincu que chaque rapprochement ne parvient qu'à me déstructurer. Les mots qu'ils attendent ne me viennent pas naturellement, et je dois chaque fois m'efforcer de ne blesser personne.

Alors je lance : « Les mots me manquent ! », mêlant mon inhabileté au mensonge au formidable sens de l'humour que l'on me connaît.

Je me souviens à ce propos d'une anecdote qui remonte au printemps de mes vingt-sept ans. Une tante qui s'était installée dans les Pyrénées-Orientales acceptait de m'accueillir, après une dépression qui m'avait décidé à quitter définitivement Paris. J'étais dans un sale état mental, sous Tranxene du matin au soir, et j'ignorais comment les choses tourneraient une fois descendu dans le Roussillon avec mon baluchon, accompagné de ma fidèle chatte Lolita.

À la gare de Perpignan, ma tante était venue me chercher et nous regagnions Prades en automobile. Elle avait l'air contrariée, speedée, et me demanda tout de même comment ça allait. Je n'étais pas moi-même dans une forme éblouissante, pour les motifs exposés plus haut ajoutés aux huit heures de train qui à l'époque séparaient Paris de Perpignan. Je vivais une sorte d'incessante panique intérieure. Mais je choisis de faire un peu d'humour et lui lançai une réplique que j'avais récemment lue dans un roman du Djian de l'époque : « Écoute, c'est comme dans un rêve ! » Elle se voulait absolument ironique, comme dans la scène d'où je l'avais tirée, quoi ! Mais ma tante, ne lisant pas Philippe Djian, ignorait tout du contexte de cette réplique ironique qu'elle interpréta tout de suite au

premier degré, et éclata littéralement au volant de sa deudeuche :  
« Ah oui ! Eh bien mon garçon tant mieux pour toi car en ce qui me concerne, je ne m'en sors pas depuis ce matin afin d'être là à temps pour ton train ! Deux heures de route ! Avec tout ce que j'ai à faire aujourd'hui !... », et d'autres lamentations du même tonneau au sujet de tout le dérangement que ma venue lui occasionnait alors que pour moi, c'était « comme dans un rêve ». Je n'insistai pas, me renfrognai sur mon siège en caressant Lolita, et renonçai à lui indiquer qu'il s'agissait là de ce formidable sens de l'humour que l'on me connaît.

*Vendredi 18 janvier 2002*

Cette nuit ai-je rêvé que ma mère mourait dans mes bras. J'étais complètement désespéré. C'était un rêve très impressionnant, je me suis réveillé en sursaut, et en sueur.

*Samedi 23 février 2002*

Flashes des rêves de cette nuit : Je rencontre un chat mongolien, il a les yeux d'un trisomique et l'air un peu con, mais je l'aime bien... Quelques scènes plus loin, je me rends compte que c'est un chat amphibie, il plonge dans une rivière et fait du sous l'eau pendant plusieurs dizaines de mètres. Je suis épaté... Plus tard, devant la vitrine d'un marchand de journaux, je constate avec surprise que *Le Monde de la Musique* fait sa une sur « Les musiques rebelles ». Bon sang ! Du coup, je fouille dans mes poches et trouve — je m'en souviens parfaitement — un demi-euro pour m'en procurer un exemplaire. J'ignore le véritable tarif de cette publication, mais c'est sûrement plus cher que ça dans la vraie vie.

*Lundi 19 août 2002*

Insomnie *king size* la nuit dernière. Ça faisait longtemps que la fameuse insomnie du dimanche soir ne s'était pas manifestée, plutôt réservée aux périodes salariées.

Couché sagement vers 23 heures 45 en prévision de ma dure semaine de dactylographie en anglais, je n'étais toujours pas endormi à 3 heures et demie. Je ne sais pas, sans doute la chaleur étouffante qui revient ces jours-ci. Il y avait notamment une chanson des Ramones qui tournait en boucle dans mon cerveau (« Sheena Is a Punk Rocker ») sans raison apparente. Pas moyen de m'en débarrasser... Et puis je gambergeais encore un peu sur la façon dont se présente ma future et misérable vie affectivo-sexuelle, suite à la brusque rupture entre Hélène et moi il y a dix jours. D'ailleurs je me suis très clairement rendu compte que pour le coup, ce n'est absolument pas la gamberge qui a induit l'insomnie comme on

pourrait le penser, mais bel et bien à cause de l'insomnie que la gamberge un peu exagérée s'est installée et a pris ses aises. Alors je me suis carrément relevé et ai traficoté deux ou trois trucs sur l'ordinateur en attendant que les bâillements surviennent enfin.

Je n'ai trouvé le sommeil que vers 5 heures et demie. J'ai rêvé des trucs durs. Les Japs nous attaquaient, je faisais semblant d'être mort pour échapper aux mitraillettes, mais j'étais en équilibre sur le rebord d'une fenêtre, de sorte que si j'étais si mort que ça, je devais vraiment me casser la figure et m'écraser au sol, ce que je fis dans l'objectif de continuer à faire croire aux Japs que j'étais mort, tu vois un peu le dilemme cauchemardesque. Il était onze heures du matin. Fyfy me tira de là en me brailant sur mon répondeur : « Mais bon sang ! Tu es où ? En vacances ou en galante compagnie ? »

Ouais c'est ça... Même les deux à la fois, mon pote.

*Lundi 4 novembre 2002*

Dans tous mes rêves, mais alors tous, lorsque je me trouve chez moi, il s'agit invariablement du décor de mon tout premier appartement, il y a une vingtaine d'années. J'ignore pour quelle raison, mais ça se passe tout le temps à l'entresol du 37 de la rue Ausone, en bas du cours Alsace-Lorraine, vers les quais de Bordeaux.

J'avais entre dix-sept et vingt ans. Je me souviens, en face se trouvait un restaurant italien ouvert un jour sur deux. Des types louches que je soupçonnais d'appartenir à la mafia bordelaise. Et en bas de chez moi, c'était l'atelier de publicité peinte de mon voisin du deuxième, ça me fascinait de le voir tracer et peindre ses jolies lettres sur des panneaux en bois ou des banderoles en plastique (j'ai d'ailleurs exercé cette activité, tout à fait par hasard, une dizaine d'années plus tard).



*Samedi 18 janvier 2003*

Dans un rêve de la nuit dernière, c'était un peu le boxon : Giscard était candidat à la prochaine élection présidentielle, et il caracolait en tête des sondages après avoir démontré, au cours d'un grand meeting où je me trouvais et qui constituait la scène principale du rêve, après avoir démontré donc que derrière le chanteur anglais David Bowie se dissimulait Adolphe Hitler. N'importe quoi, pas vrai ? Je revois clairement le vieux Giscard dessiner sur un énorme tableau noir le portrait de Bowie, lui effacer deux ou trois détails, puis lui ajouter une mèche et une petite moustache, sous les exclamations de l'assistance éberluée. Giscard regagnait ainsi l'Élysée.

Dingue. Je renonce à coller une signification quelconque à ce rêve. J'ai l'habitude de rêver des conneries.

*Mercredi 30 avril 2003*

Hier, j'ai été tiré de mon sommeil dès 8 heures du matin (non mais tu te rends compte un peu ?) par les ouvriers qui, depuis plusieurs jours déjà, rénovaient un ancien hangar pour en faire on ne sait quoi. C'étaient sans arrêt les marteaux piqueurs qui destroyaient les murs et le sol.

C'est alors qu'il s'est produit un phénomène vraiment étrange, quand j'y pense. Depuis mon lit, malgré le vacarme, je suis parvenu à me replonger dans un rêve, et ce rêve n'était autre chose que moi allant trouver les types en bas, interrompre leur boucan inhumain et leur demander : « Bon les gars ! Vous faites quoi, là, au juste ? Hmmm ? Ça va durer encore combien de temps, ce bordel ? Hein ? » Alors dans mon rêve, les ouvriers se sont épongé le front, et l'un d'eux m'a expliqué qu'ils n'avaient plus qu'à destroy ce petit périmètre de béton, trois fois rien, c'était l'histoire de quelques

heures, le plus gros était fait, je pouvais être tranquille y'en avait plus pour très longtemps.

Rassuré, j'ai donc continué de dormir tant bien que mal, tandis qu'ils terminaient. Je me suis levé serein, ai pris mon petit déjeuner, puis ma douche, et tiens-toi bien, vers le milieu de la journée, les ouvriers, en bas, se sont mis à plier bagage, leur sale boulot bruyant s'était achevé comme prévu ! Et ça, je l'avais appris d'eux-mêmes, par l'intermédiaire d'un rêve !

Eh oui mon petit monsieur.

*Vendredi 19 décembre 2003*

Cette nuit, j'ai rêvé que je dormais et que je rêvais, et puis qu'une fois réveillé je ne parvenais pas à me rappeler ce que j'avais rêvé. Mais ce rêve, ce matin je m'en souviens. Je veux dire, je me souviens que dans mon rêve je ne m'en souvenais pas, de ce que j'avais rêvé, dans le rêve de dedans mon rêve...

Baaah ! C'est bon, laisse tomber c'est pas grave.

*Lundi 29 décembre 2003*

Depuis plusieurs jours, je séchais sur un début de chapitre des *Écrivains en costard-cravate* qui manquait de relief et qu'il me fallait à tout prix rehausser. Eh bien hier soir, je me suis endormi en pensant avec intensité à la situation de ce début de chapitre et j'ai tout bonnement rêvé trois scènes successives qui faisaient parfaitement l'affaire. Même pas besoin de les noter, les trois idées étaient si fortes que ce matin, il m'a suffi de m'installer au clavier pour que les mots du premier jet se précipitent à l'écran.

*Mardi 3 février 2004*

La nuit dernière, j'ai rêvé que ma mère me poursuivait dans le but de me violer. Je me cachais dans tous les coins, et je devais tout le temps déguerpir parce qu'elle finissait par découvrir ma cachette.

Ça devient freudien à mort, mes rêves.

*Vendredi 13 février 2004*

J'ignore ce qui se passe ces temps-ci avec mes rêves, mais cette nuit j'ai rêvé que Christian Bobin animait une nouvelle émission de variétés sur M6.

Pardon Christian.

*Mardi 2 mars 2004*

Cette nuit j'ai mis un temps fou à m'endormir. Lorsque j'ai enfin trouvé le sommeil, je me suis tout de suite plongé dans un rêve où je ne parvenais pas à dormir. J'adore quand mes rêves ont comme ça un rapport à la réalité, tu sais, comme lorsque ton téléphone sonne dans la vraie vie et que dans ton rêve, un truc se met aussi à sonner... Bon bref, dans mon rêve j'étais moniteur d'une colonie de vacances, et tous les autres moniteurs dormaient dans mon lit, je protestais parce que je voulais dormir un peu, il fallait qu'ils me fassent une place, merde !

Dans la scène suivante, je conduisais les enfants à la piscine et une gamine s'effondrait en larmes parce qu'elle avait ses règles pour la première fois de sa vie. Désespéré, j'allais la confier à une employée de la piscine, parce que je ne me sentais pas tellement balèze, question premières règles des filles.



Bon. Là je me réveille. Quelle heure ? 5 heures, ça va, rendors-toi s'il te plaît.

Rêve suivant : Je rencontre Alex, le rédacteur en chef du *Cocazine*, dans mon rêve il est cafetier, je m'installe à son comptoir, se trouve aussi là Vince, le guitariste des Booboos, et je leur raconte mes aventures de moniteur, les premières règles de la gamine ! Dingue, pas vrai ? Deux rêves de deux sommeils différents qui se rejoignent !

*Lundi 7 juin 2004*

Aujourd'hui, première journée sur la plage de l'année. Allongé sur ma serviette, sous un soleil généreux, j'ai couché sur papier la première scène et un début de charpente du roman que j'écrirai après celui que je termine actuellement, et qui s'intitulera *Mange un riche!* Je sais qu'il n'y avait pas le feu au lac, mais vois-tu, comme il m'arrive quelquefois, la nuit dernière j'ai justement rêvé une partie de cette histoire. Alors il fallait battre le fer tant qu'il était chaud, et prendre des notes avant que tout cela ne s'estompe, justement parce que je n'entamerai pas la rédaction de ce livre avant une année au moins.

*Mercredi 28 juillet 2004*

Dingue, le rêve de cette nuit, enfin un passage de celui-ci !

Nous étions tous attablés dans une sorte de préau et nous buvions. Il y avait en face de moi Bulle Ogier, je me souviens que Lio nous rejoignait à un certain moment. J'imagine que nous devions faire partie de l'équipe de tournage d'un film. Lio est donc apparue et a annoncé que Marie Trintignant ne tarderait pas à arriver. Et là, dans mon rêve, j'ai regardé Bulle Ogier en face de moi et lui ai lancé : « Ah ! Oui, je le connais ce rêve, je l'ai déjà fait ! Tu vas voir, il va se produire ça, puis ça... »

Hélas il a dû y avoir un bruit dehors et je me suis réveillé. C'est pourquoi j'ai pu noter exactement le frais souvenir de ce passage.

*Mardi 5 juillet 2005*

Cette nuit ai-je fait un rêve sarkozien, dis donc ! Un cauchemar, quoi.

Alors je t'explique — ça pourrait presque faire l'objet d'une fiction, d'un thriller (brrr...) —, une fois par an, en France, chaque citoyen de plus de 18 ans est convoqué devant une sorte de psychologue-flic-magistrat pour un long entretien de deux heures composé d'une batterie de tests genre détecteur de mensonges. Il s'agit de déceler chez chaque individu une éventuelle disposition, intention de délinquant ou criminel, avant même le passage à l'acte. Bref, la « prévention » à la Sarkozy.

Et donc dans ce rêve, je passe cet entretien. Je tente de dissimuler mes pensées les plus rebelles, de donner le change, de faire ma petite pute devant le type. Il faut que j'aie bon, que j'aie

meilleur que l'année précédente en tout cas, faute de quoi mon dossier demeurera dans la pile des citoyens à surveiller de près.

Inutile de te dire que dans ce cauchemar, ça fait belle lurette que j'ai interrompu la rédaction de mon journal sur l'internet. Sinon on m'aurait sucré le RMI et la Sécu.

*Samedi 10 juin 2006*

Comme nous ne répétons pas jusqu'à la fin du mois, hier, j'en ai profité pour sortir un peu avec Hélène. Nous sommes allés manger des moules farcies à la sétoise, à Frontignan. Nous en avons profité pour faire un saut au festival du roman noir, mais ils étaient tous partis au repas d'ouverture. Dommage.

La soirée s'est achevée sur un (ou deux) petits Glennfiddish chez Hélène, à visionner distraitement des enregistrements BBC de David Bowie époque Ziggy (avec ses dents encore en vrac) sur un DVD.

Cette nuit, j'ai fait des rêves en relation avec le festival du roman noir. Michel Gueorguieff, l'organisateur, me demandait de lui prêter du fric (va comprendre), et je m'exécutais, sauf que je n'avais que vingt euros en poche. Et puis Jean-Bernard Pouy me faisait visionner un vieux film en noir et blanc, on voyait Jean Gabin

installé dans une décapotable à l'arrêt, de nuit, il se sifflait du rouge au goulot en parlant tout seul. Va comprendre. Et Jean-Bernard Pouy m'assurait qu'il était l'auteur de ce film. Va comprendre.

Et cet après-midi, je me suis payé des fringues dis donc ! Une chemise hawaïenne, va comprendre. Un débardeur noir, afin de m'obliger à conserver la ligne, et un T-shirt uni orange vif, aux couleurs de mon site.

Et des chaussettes.

En vous remerciant.

*Samedi 7 octobre 2006*

J'ai fait un bien curieux petit rêve cette nuit. La plupart du temps le souvenir de mes rêves s'évanouit aux premières heures de la matinée, mais ce coup-ci j'ai réussi à prendre quelques notes dès le réveil.

J'ai la hanche droite niquée, je ne peux plus marcher, je suis sous la pluie en pleine nuit, je demande de l'aide mais personne ne veut me secourir, au contraire on me poursuit (oublié la raison, de toute façon tout le temps on m'en veut)... D'ailleurs ce n'est pas la première fois que je rêve d'un problème de hanches niquées. La semaine passée, j'étais coureur du Tour de France, je faisais second, le leader et moi nous étions échappés et nous ne nous quitions pas d'une roue, mais au dernier moment, mes hanches se niquaient et je ne pouvais plus pédaler. Comme Johnny Hallyday : un chirurgien a révélé à une copine que le vieux chanteur de variété avait une



prothèse aux deux hanches depuis des années, d'ailleurs tu ne le verras jamais courir, sauter et tout ça, son jeu de scène demeure toujours assez statique. Bon bref, mes rêves sur mes hanches niquées doivent venir de cette récente information. Et si dans les prochaines années je me nique les hanches, eh bien ç'aura été un rêve prémonitoire (et j'arrêterai le rock'n'roll).

Bien, assez perdu de temps avec Johnny Hallyday. Ensuite, dans mon rêve, je tente de joindre le patron de la Croix-Rouge depuis une cabine téléphonique (il fait encore nuit et il pleut toujours à verse). J'ignore qui est le patron de la Croix-Rouge dans la réalité, et si c'est bien un homme, mais dans mon rêve c'est le portrait craché de François Hollande, et c'est un ami personnel (eh ouais). Il faut que je le joigne pour qu'il me trouve un boulot à la Croix-Rouge, et accessoirement qu'on me soigne mes hanches niquées, mais putain ça ne répond pas et comme on me poursuit toujours, je m'enfuis. Ensuite je pénètre dans une librairie ouverte la nuit (ah ! ah ! ah !) et je tombe sur un couple d'Allemands qui cherchent le dernier album de bande dessinée de Gotlib, intitulé *Kraftwerk*.

Voilà ce que je suis parvenu à noter avant que l'ange de l'oubli ne se pointe.

*Mardi 24 octobre 2006*

Cette nuit, j'ai fait un premier rêve dans lequel j'étais adolescent et je chantais dans un groupe de rock japonais, ça se déroulait à Tokyo. Dans le deuxième rêve, j'étais aussi adolescent, et homosexuel, et j'étais enfermé dans une prison allemande durant la Deuxième Guerre mondiale. Je n'ai pu noter que ces brèves indications, le reste s'est évaporé.

*Lundi 29 janvier 2007*

Hier, Hélène m'a emmené manger des huîtres à Bouzigues, sur l'étang de Thau. Nous avons passé un superbe après-midi, ça m'a sorti un peu, dans la bonne humeur. Elle est en train de changer d'appartement et aussi de travail, et ces trucs-là, ça donne tout le temps la pêche.

Et tu vois, Hélène, elle m'a commandé deux exemplaires des *Écrivains en costard-cravate* en souscription.

Prends exemple sur Hélène : change d'appartement, change de travail, et surtout commande-moi le prochain roman en souscription.

Aucun rapport, cette nuit, j'ai fait un rêve étrange dans lequel je pêchais (ce qui ne m'est jamais arrivé dans la vraie vie). Adoncques j'étais installé au bord de l'eau avec ma canne à pêche, et tu sais ce que je pêchais ? Je pêchais des porcelets (va comprendre).

Lorsque j'avais trois ou quatre porcelets dans mon seau, j'allais les vendre au casino à côté (va comprendre) et ils en faisaient du pâté de porcelet, parce que je pêchais mal et je destroyais trop les porcelets. Et le soir, je chantais sur la scène dudit casino.

J'ai renoncé depuis belle lurette à interpréter mes rêves, mais c'est toujours pas mal loufoque.

*Lundi 25 juin 2007*

Cette nuit, j'ai fait un rêve étrange et pénétrant (« Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant... », c'est du Verlaine, je crois, pas très sûr, on s'en fout...), bref j'ai fait un de ces rêves, oui, c'est exactement ça : un de ces rêves étranges et pénétrants, tellement j'avais la sensation de le vivre bel et bien. D'ailleurs, à la différence des innombrables autres rêves moins pénétrants, le souvenir de ceux-là ne s'évanouit pas dès le réveil, il demeure comme le souvenir d'une scène parfaitement réelle dont je peux faire le récit après plusieurs heures voire plusieurs jours.

D'accord. C'est bon, là ? L'intro, elle va ? On peut y aller ?

J'étais donc, dans mon rêve, une sorte de visiteur pénitentiaire. Je rendais visite aux détenus. Et il se trouve que j'allais ce jour-là visiter la jeune, belle, riche et inutile chaudasse américaine Paris Hilton (oui, dans la vraie vie Paris Hilton est en taule

actuellement, à Los Angeles, tu le sais, ça ? Est-ce que tu le sais ?). Je suis entré dans sa petite cellule, elle était allongée sur sa couche, toute maussade, tu sais, avec sa petite moue de bimbo, là. Je me suis assis près d'elle, et j'ai tenté de la consoler un peu. Elle s'est mise à me sourire timidement. Je lui ai dit : « Paris, tu es plus belle que ta sœur. C'est toi la plus belle. » Elle m'a caressé le visage, et là je ne comprends pas très bien ce qui s'est produit : subitement, nous étions complètement nus elle et moi, nous nous sommes enlacés et avons fait l'amour sur le lit de sa petite cellule, dans la prison de Los Angeles.

Je te jure, j'ai vraiment l'impression d'avoir fait l'amour avec Paris Hilton cette nuit, dans la petite cellule de sa prison.

En fait, ça s'est terminé bêtement, un gardien nous a surpris en plein ébat, et du coup eh bien on m'a incarcéré à mon tour ! Je me revois encore emmené par des matons, je me débattais, toujours nu, et hurlais à Paris Hilton : « Viens me rejoindre cette nuit dans ma cellule ! »

Va comprendre...

*Vendredi 16 novembre 2007*

Le point sur mes rêves de cette nuit.

Bon, une bonne partie s'est évanouie au fond de ma mémoire depuis ce matin. Mais j'ai le souvenir très précis de cette scène où je plante devant mon ordinateur, écran noir. Alors je redémarre, comme j'ai l'habitude de faire lorsque je plante, et là l'ordinateur explose carrément. Des années de travail perdues (tiens, ça me fait penser que je n'ai pas fait de sauvegardes depuis pas mal de temps, faudra s'y mettre). Alors devant mon ordi en flamme, dans mon rêve, eh bien je fais : « D'accord, c'est juste un rêve, il suffit que je sorte de mon sommeil ! » Et je me réveille pour constater que mon ordinateur est intact, mais ça se passe encore dans mon rêve. Tu piges ? J'ai rêvé que je sortais de mon rêve !

Plus tard, toujours dans mon rêve, j'ai la bouche pleine de cordes de guitare électrique ! Je ne sais pas si tu te rends bien compte

de l'effet que ça fait d'avoir des cordes de guitare électrique dans la gueule, bon sang ! J'en sors une, avec peine, et j'en sens encore une demi-douzaine encombrer ma gorge. Le supplice interminable. Et là, va comprendre, dans mon rêve, pas moyen de rêver que c'est juste un rêve et qu'il suffit de me réveiller.

C'est étrange, le coup du rêve des cordes de guitare électrique dans la gueule, ce n'est pas la première fois. Qu'est-ce que ça peut bien signifier, ce truc, encore ?



*Mardi 5 février 2008*

Ça fait une paie que je n'ai pas fait un bon vieux cauchemar !  
C'est vrai, je ne déteste pas, à l'occasion, un de ces cauchemars assez  
gore pour bien transpirer dans le lit et se réveiller en sursaut  
complètement à l'ouest !

*Mardi 29 avril 2008*

Les scènes les plus fréquentes dans tous mes rêves sont, par ordre décroissant de fréquence : des cordes de guitare électrique, ou alors de longues mèches de cheveux que je dois extraire de ma gorge indéfiniment (cette nuit j'ai encore rêvé ce truc, je discutais avec mon père tout en retirant les cordes de guitare de ma gorge et je lui disais : « Tiens ! Regarde un peu ce que je dois endurer ! ») ; ou alors il faut que je me rende en urgence à un endroit bien précis mais mes jambes ne fonctionnent plus, je ne parviens plus à avancer d'un pas ; et puis aussi lorsqu'il est question de logement, de l'endroit où j'habite, il s'agit tout le temps de mon tout premier appartement, entre mes 17 et mes 21 ans, rue Ausone, en bas du cours Alsace-Lorraine à Bordeaux.

Bon, il y a également pas mal de scènes érotiques récurrentes dans mes rêves, mais là, mon petit camarade, c'est trop tabou pour cette société.

*Samedi 3 mai 2008*

Cette nuit, j'ai fait un rêve assez élaboré. J'étais au lycée. Je revenais de l'interclasse et, rejoignant mes camarades pour le cours qui suivait, je me rendais compte que mes affaires de classe avaient disparu. Cette scène de rêve est directement issue d'un épisode de mes *Premières Gymnopédies*, pour qui les as lues.

Adoncques j'avais perdu mes affaires et ça me tracassait pas mal tout ça. À un certain moment, j'ai dit : « Bon sang, c'est pas possible ! Je suis en train de rêver, je vais me réveiller ! » Lorsque tu es en train de rêver, et que tu te retrouves dans une situation critique, bon, il arrive que tu te mettes à penser que tu es en train de rêver, le rêve est comme piégé, « Damned je suis fait ! », et tu te réveilles soulagé. Mais là non, je ne me suis pas réveillé, je n'étais pas en train de rêver (je veux dire dans mon rêve), j'avais réellement perdu mes affaires de classe et j'étais bien dans la merde.

Je n'ai pas souvenir bien précis de la suite des événements, mais à mon réveil, cette fameuse scène du « Je suis en train de rêver, je vais me réveiller ! » ne s'était pas évanouie.

Voici quelques temps, j'avais fait un rêve dans lequel je rêvais et me réveillais, toujours dans mon rêve... Et donc là, j'ai rêvé que je ne rêvais pas !

C'est très technique, en fait.

*Samedi 5 juillet 2008*

Alors en vrac, cette nuit (première véritable bonne nuit depuis... Oh ! Holà au moins !), cette nuit donc j'ai rêvé que l'on exhumait le corps de Dee Dee Ramone afin d'effectuer un test de paternité, et que sortait sur les ondes américaines une chanson intitulée « We Love Douglas » (le vrai prénom de Dee Dee) ; j'ai rêvé plus tard que j'étais organisateur de férias (n'importe quoi) ; puis que je m'immisçais dans une famille néerlandaise à seule fin d'en fréquenter sexuellement les trois adolescentes.

Passionnant.

*Samedi 4 octobre 2008*

Cette nuit, j'ai fait un rêve lors duquel des amis me questionnaient au sujet du prochain roman que je m'appête à rédiger, tu sais, en s'appliquant à me la jouer « Ça nous intéresse tout ça et tout... ». Mes amis m'ont demandé quel était le titre du roman, j'ai hésité un instant, me suis un peu embrouillé dans l'énoncé de celui-ci, et le petit jeu de mot qu'il contient est complètement tombé à l'eau. Si bien que mes amis l'ont trouvé un peu tarte, mon titre de roman, là.

Bon.

Ce midi, en pleine réflexion sur ledit roman, j'ai commencé à remettre en question ceci-cela, et j'en suis arrivé au titre du roman. « Bon sang, me suis-je dit, si mes amis le trouvent si tarte que ça, ce titre, il me faudrait peut-être songer à le modifier... », avant de

réaliser que cela ne venait que du rêve de cette nuit. Mon titre de roman, il est très très bien, en réalité.



*Mercredi 15 octobre 2008*

Je deviens assez space, moi, comme garçon !

Ce matin, en me levant, j'ai trouvé un papier sur mon bureau, bien en évidence, un papier qui n'y était pas hier soir lorsque je me suis couché, et sur lequel il y avait inscrit : « Nuts ». De ma main.

Alors ça m'est revenu.

Cette nuit, j'ai fait un rêve dans lequel je me goinfraais de barres Nuts. Je me suis réveillé en transe, et je me suis carrément levé au beau milieu de la nuit, comme une sorte de zombie somnambule, pour noter sur ce qui était supposé constituer un début de liste des commissions pour aujourd'hui : « Nuts ».

Alors ce midi, au supermarché, j'ai vérifié si ça existait toujours, les Nuts. C'est dire si j'ai l'habitude d'acheter ces saloperies-là ! Oui, ça existe toujours. Alors j'en ai acheté. Plein.

Je vis comme dans un rêve, depuis.

*Samedi 20 décembre 2008*

Cette nuit, j'ai fait un rêve assez flippant. Nous étions un groupe de personnes rassemblées sous un chapiteau, et deux d'entre nous allaient mourir. J'étais le second. Les autres compatissaient et tentaient de nous rassurer, comme s'ils avaient pour leur part une certaine connaissance de l'Au-delà. La première personne à devoir y passer mourut, on l'emmena, et je commençai à sentir le funk m'envahir. Toute l'attention se porta donc sur moi, et nous attendions que je meure. C'était particulièrement flippant. Plus ils essayaient de me reconforter, plus je paniquais.

Finalement, je me suis réveillé soulagé, j'ai pensé : « Ouf ! Ce n'était qu'un rêve. Je ne vais pas mourir ! », et j'ai entamé la journée de très bonne humeur, d'autant qu'à midi on m'a livré mon Noël, une imprimante laser couleur toute neuve.

Or depuis tout à l'heure, là, je relativise considérablement le soulagement de mon réveil, tu vois, parce que si, je vais mourir. Comme l'a écrit Alphonse Allais, il n'y aura aucun survivant.

Ce qui pas glop, quand j'y songe.

*Lundi 9 février 2009*

Les rêves, ça devient n'importe quoi.

Je m'étais rendu à un concert au Rockstore accompagné de... mon oie. Ouais, cette nuit, j'étais carrément un punk à oie, dis donc ! Au bout d'un moment, mon oie a échappé à ma vigilance, mais je n'ai pas réagi tout de suite car j'étais occupé à discuter avec une copine aveugle qui m'expliquait que les pages internet traduites en audio à l'intention des non-voyants, c'était loin d'être au point, et puis de toute façon, si tu es aveugle, tu ne peux pas voir le logo : « Cliquez ici pour écouter cette page », c'te bonne blague !... Bref, lorsque je me suis mis à la recherche de ma pauvre petite oie dans la foule, les videurs m'ont annoncé qu'ils l'avaient vue s'en aller. Alors je me suis écroulé par terre et j'ai fondu en larmes en martelant le sol avec mes petits poings et en sanglotant : « Mon oie ! Mon oie ! Vous avez laissé partir mon oie !... »

Va comprendre.

*Dimanche 15 février 2009*

Dans la nuit, je me suis subitement réveillé, avec en tête les grandes lignes d'une des scènes de mon prochain roman, dis donc ! Celle où le frère de la victime entre en contact avec le personnage principal. Durant quelques minutes, j'ai ruminé ça dans mon lit, avant de réaliser que... bon sang cette scène, je ne l'avais tout bonnement pas encore prévue dans le plan ! À mon réveil, elle me semblait tout à fait évidente, elle s'imposait vraiment, d'autant qu'elle me permettait une petite astuce de narration, mais voilà : je ne l'avais pas encore imaginée, autrement que dans mon rêve ! Le frère n'apparaissait nulle part dans l'histoire jusqu'alors.

« Note-moi ça tout de suite, Tuborg ! »

Alors j'ai tendu le bras dans le noir pour atteindre le papier-crayon qui est posé en permanence au pied de mon lit, en prévision

de flashes nocturnes, et j'ai griffonné : « Apparition du frère », ça suffisait, j'avais tous les détails en tête.

Aaah ! J'adore bosser en dormant, moi !

*Samedi 14 mars 2009*

Cette nuit, je me suis carrément fait gifler par David Bowie, dis donc !

Dans mon rêve, je traînais dans un pub londonien en compagnie de divers musiciens et subitement David Bowie y faisait son entrée. Je ne l'avais pas reconnu tout de suite parce qu'il avait changé de coiffure. C'était dingue, il avait une longue chevelure toute bouclée, une mise en plis incroyable !

Je suis allé le trouver et je lui ai lancé : « Bon sang David ! Mais qu'est-ce que c'est que ce travail ? Je t'avais pris pour Robert Plant, ou Roger Daltrey ! »

C'est là que David Bowie m'a fait les gros yeux, et qu'il m'a balancé sa gifle.

Même pas mal.

*Lundi 18 mai 2009*

Ça t'est déjà arrivé de rêver d'une chanson, d'une musique ? Ben moi oui, la nuit dernière. J'ai rêvé de « Till the Next Goodbye », dans l'album *It's only rock'n'roll* des Rolling Stones (1974). Je me suis réveillé et j'avais clairement en tête la chanson, je fredonnais même les paroles, dis donc ! Pourtant, ça fait des siècles que je ne me suis pas écouté ce disque.

Dans ce rêve, je me trouvais dans une automobile que Zab conduisait direction La Grande Motte, elle cherchait un appartement et devait visiter des maisons là-bas, enfin bref, un rêve assez banal. Sauf que l'autoradio jouait « Till the Next Goodbye » des Stones.

Étonnant, non ?



*Dimanche 26 juillet 2009*

Je suis employé d'un hôpital dans lequel un mystérieux tueur canarde tout le monde, infirmières, patients, visiteurs... À la fin, c'est moi qui démasque l'assassin fou, en la personne de... Frédéric Beigbeder ! Brrr !... Alors une course-poursuite s'engage dans les couloirs de l'hôpital, je dévale un escalier avec Beigbeder à mes trousses, j'arrive en bas, me dissimule sous l'escalier, en vain. Il arrive, se penche sur moi recroquevillé dans mon coin, et prononce : « Oh mais c'est qu'il y a quelqu'un, par là ! Oh mais ce quelqu'un va devoir appeler la police très très vite, avant de mourir !... »

Et je me réveille tout fébrile. Brrr !...

*Lundi 19 octobre 2009*

Bon. Très bien. J'ai donc, comme tu le constates, survécu à l'anesthésie pour mon endoscopie.

Salle de réveil. J'ouvre brusquement les yeux, sans doute le brancardier qui m'a un peu tamponné en manœuvrant, mais je suis encore dans le cirage, et j'ai l'impression que rien n'a débuté. Je regarde le brancardier, et je lui dis, ou plutôt je *crois* lui dire : « Voulez-vous bien me débarrasser du verre que je tiens à la main, là ? Ça la fout mal d'entrer en salle d'opération un verre à la main ! »

Le type ne me répond rien, branche ses appareils et s'éloigne avec indifférence. Et c'est là seulement que je comprends que l'endoscopie s'est déjà achevée, que je suis en salle de réveil, et que je n'ai absolument rien prononcé. J'étais juste encore dans mon rêve, quoi... Alors je constate que j'ai la main agrippée autour d'un

barreau du brancard, ce qui m'évoquait, dans mon rêve, un verre genre tube, un verre à cocktails !

Hum ! On a les rêves anesthésiques qu'on mérite, pas vrai ? J'ai dû rêver quelque chose comme une soirée, une bringue ! Mais c'est tout ce que je me rappelle.

Bon, je n'irais pas jusqu'à tout de suite signer pour la même expérience dès la semaine prochaine, mais je dois reconnaître que l'anesthésie, finalement, pour quelqu'un qui comme moi a le sommeil assez capricieux, ouais, c'est assez cool ! Ça calme.

Rock'n'roll !

*Vendredi 13 novembre 2009*

C'est assez insolite.

J'ai passé la nuit à traverser des petits rêves de maximum une heure chacun, espacés par un bref temps d'éveil. Ça me fait tout le temps ça lorsque j'ai trop dîné. Et entre chaque rêve, j'avais une musique qui me revenait en tête. C'était « Sail Away Sweet Sister (To the Sister I Never Had) », dans l'album *The Game* de Queen (1980). Et plus fort encore : une fois c'était le couplet, la fois suivante c'était le refrain, puis ensuite le petit solo à la guitare classique, puis la variante avec les cloches et les chœurs « Way too soon... », puis à nouveau le refrain, puis la fin decrescendo à la basse. Chaque fois que je me réveillais, je fredonnais mentalement cette chanson à l'endroit où je l'avais abandonnée.

Pourtant, je n'ai pas écouté ce disque ces derniers temps.

*Mardi 8 décembre 2009*

Grosse activité onirique cette nuit.

Je commence par être carrément le secrétaire particulier de Claude François, dans les années soixante-dix. Nous nous trouvons dans un hôtel luxueux, et tout à coup Line Renaud déboule dans le hall complètement speedée. Elle court dans tous les sens en éclatant de rire et en agitant les bras. Claude François m'indique que c'est tout à fait normal, il s'agit d'un hôtel très particulier avec dans chaque chambre de la cocaïne à disposition des clients, tous issus du show-business. Se trouve là également Guy Lux. Ensuite, ne me demande pas pourquoi, j'assassine Claude François (ouais, en fait, c'est moi). Puis je dois mettre la main sur la cocaïne dans les chambres afin de devenir un surhomme et m'échapper de cet hôtel avant que les fans de Claude François ne me tombent dessus.

C'est une cocaïne très étrange, en cristaux, un peu comme des petits diamants.

Ensuite, j'organise un réseau de vente ambulante de glaces sur les plages de ma région, l'été. Pas manchot, Tuborg, dans ses rêves ! J'ai embauché une moitié de garçons et une moitié de filles, séduction des deux sexes oblige. Et je leur dis : « Pour vendre davantage de glaces que vos concurrents sur les plages, il vous faut quelque chose en plus, quelque chose qu'ils ou elles n'ont pas. Trouvez ce quelque chose que vous avez et que les autres n'ont pas. Réfléchissez bien là-dessus, et vous verrez, vous vendrez tout plein de glaces ! »

On aurait dit que j'avais fait ça toute ma vie. Alors que je n'ai été vendeur de glaces sur les plages que durant l'été 1983, à Canet-en-Roussillon. Je travaillais sur une plage fréquentée en majorité par des Anglais. Je poussais ma charrette de glaces dans le sable en m'époumonant : « Ice cream ! Ice cream ! », et l'on me répondait : « You scream, you scream... Everybody scream ! »

C'étaient des Anglais qui mangeaient des clowns.

En vous remerciant.

*Lundi 28 décembre 2009*

Cette nuit, j'ai fait très fort. Je commençais à trouver le temps long, dans le fond de mon lit à chercher le sommeil depuis plus d'une heure sans y parvenir, mais ne tenais pas à prendre un cachet une fois de plus.

C'est alors que, sans m'en rendre compte, j'ai fini par m'endormir et entamer un rêve dans lequel... je ne parvenais pas à trouver le sommeil. Dingue, non ?

Je me trouvais donc dans mon lit, il y avait un bruit infernal, j'entendais un type bourré qui gueulait d'un balcon proche du mien : « C'est l'appartement de ma sœur, je fais ce que je veux, je fais du bruit si ça me chante et je vous encule ! » Ensuite, d'autres personnes se payaient ma tête à travers ma porte d'entrée... qui était transparente, en verre ! Bref, je rêvais que je ne pouvais pas dormir.

Et il a fallu que je me réveille pour pouvoir constater que j'étais enfin parvenu à m'endormir. Sauf qu'alors, j'étais à nouveau éveillé. Et je ne le rêvais pas, ce coup-là.

Je dois dire que ça devient très élaboré, mes nuits.

Une fois le sommeil revenu, j'ai aussi rêvé que j'étais en studio en train d'enregistrer une chanson. Mon Dieu, je reprenais — ça ne s'invente pas — « Que je t'aime » de Johnny Hallyday ! Mais une version bien particulière. Presque a cappella, genre la très émotionnelle version de « Mad World » de Tears for Fears par Gary Jules, en ne conservant guère que la partie à l'orgue, avec du violoncelle sur le dernier couplet et des chœurs réverbérés sur les refrains.

Bon sang ! J'ai bien fait d'arrêter de faire chanteur, moi !



*Dimanche 17 janvier 2010*

Avant-hier soir, Thierry Saltet est passé me faire écouter le master du prochain album de Stalingrad, qui sort en mars chez Julie Records. Franchement, ce disque est impeccable. Excellent son, morceaux percutants mais pas forcément rentre dedans, et les parties de Thierry, Lemmy et Jean-Marc sont toutes jouées au poil. Les guitares sont impressionnantes et la basse intuitive. L'esprit fait très british 77. Bref, j'ai vraiment aimé, et l'on est bien d'accord : si j'étais resté chanteur de Stalingrad, ils n'auraient pas fait cet album car la plupart des titres m'auraient posé problème.

Bref, un très bon album de rock qu'il te faudra te procurer sans hésiter. Dès qu'il y a du son de disponible sur leur myspace, je te préviens.

Punky passait également afin que nous mettions à jour le fichier de gestion de l'association Kill Prod. Et comme je n'avais pas

eu à m'y mettre depuis des mois, je ne parvenais pas à retrouver ce fichier. Je ne pouvais pas croire que je l'avais supprimé, c'était très embarrassant.

Et finalement, dans la nuit, j'ai fait un rêve dans lequel je cherchais ce fameux fichier dans mon ordinateur (ça devait drôlement me travailler cette histoire pour que j'en rêve la nuit !), et dans mon rêve, ma souris s'est tout naturellement dirigée au bon endroit parmi tous mes dossiers. Au réveil, je n'ai eu qu'à aller vérifier : le fichier se trouvait bien là, comme dans mon rêve !

Dingue, non ?

*Samedi 11 septembre 2010*

L'on se souvient que je fais régulièrement ce cauchemar dans lequel ma gorge et ma bouche sont encombrées de cordes de guitare électrique que je tente de faire sortir mais ça n'en finit jamais, comme le foulard interminable qu'un prestidigitateur tire de sa bouche.

Bon. Cette nuit, variante. C'étaient d'innombrables feuilles mortes qui obstruaient ma gorge, qui se collaient aux parois et que je ne parvenais pas à faire sortir, à m'en étouffer.

Un jour je comprendrai la signification de ces rêves ignobles.

*Dimanche 19 septembre 2010*

Cette nuit je fais un rêve dans lequel une amie indéterminée me prête un livre dont elle a apprécié la lecture. Une fois chez moi, j'entame le bouquin et tombe sur un marque-page. C'est un petit bout de papier, avec des mots imprimés recto-verso. Je constate qu'il s'agit d'un petit morceau déchiré d'une page d'un autre livre. J'identifie tout de suite de quel livre il s'agit à la lecture des bouts de phrases, et pour cause : c'est l'un de mes propres romans ! Cette amie avait déchiré la page d'un de mes romans afin de s'en servir de marque-page pour d'autres livres.

Penser à placer ça dans mon prochain roman<sup>1</sup>. De fait, cette nuit, tout en dormant, j'ai bossé sur mon prochain roman.

---

<sup>1</sup> Ce sera chose faite dans *Au désarroi et au sang* (éditions Le Cercle Séborrhéique, 2012, disponible sur le site de l'auteur), page 77.

*Dimanche 24 octobre 2010*

Je garde le chien d'amis à moi à leur domicile (certainement un dérivé des fois où je m'occupe du chat de Patricia et Thierry Saltet). Un moment donné, le chien me fait comprendre qu'il a faim. Nous nous dirigeons tous les deux vers la cuisine, je mets la main sur une boîte de pâtée et la lui présente. Alors il m'adresse un de ces regards de chien triste, et... secoue le museau négativement ! Alors je cherche dans les placards et finis par tomber sur un sachet de croquettes. Je le lui montre, et là, le chien fait oui de la tête !

*Samedi 25 décembre 2010*

Je suis enfin parvenu à placer dans le prochain roman deux sujets que je m'étais promis d'aborder d'une manière ou d'une autre.

Le premier sujet, c'est la réduction des corps (opération qui consiste à déposer dans une boîte à ossements les restes d'un corps inhumé au moins cinq ans plus tôt, afin de faire de la place dans les cimetières). J'ai trouvé la scène où insérer ça avec tous les détails que j'ai réunis sur cette pratique administrative aussi étrange que méconnue.

La seconde chose que je tenais absolument à placer quelque part, c'est ce cauchemar récurrent chez moi qui consiste à avoir la gorge et la bouche encombrées de cordes de guitare électrique. J'ai réussi à mettre aussi ça en scène.

Et tel que tu me vois, là, je ne suis pas mécontent de moi.

*Vendredi 25 février 2011*

L'autre nuit, j'ai fait un rêve dont le seul souvenir net était le fait que je devais prendre urgemment la bicyclette afin de me rendre je ne sais où (je n'ai ni voiture, ni permis). C'était dramatique, je me rendais compte que les deux pneus étaient à plat (je ne suis pas monté dessus depuis... holà au moins !), j'attrapais la pompe et m'acharnais à regonfler les deux pneus, et les minutes filaient. Bref !

Au matin, je me suis dit que c'était un signe, les rêves n'analysent pas le passé, ils anticipent plutôt (la veille j'avais entendu Tobie Nathan dire ça sur France Inter). Alors j'ai sorti la pompe à vélo du placard, je l'ai carrément posée sur mon bureau à côté du téléphone et je me suis promis de regonfler les pneus assez vite, avant que ne survienne l'événement, l'urgence qui nécessitera que je saute sur mon vélo à toute vapeur.

La pompe est toujours là, sur mon bureau. Quand je pose les yeux dessus, j'éprouve un profond sentiment d'épuisement.



*Mardi 1<sup>er</sup> mars 2011*

Cette nuit, j'ai rêvé de ma mort. J'étais dans une sorte de bâtisse en ruine, poursuivi par un tueur. Je parvenais à lui échapper en fuyant d'étage en étage, me dissimulant tant bien que mal. Cette fuite était éperdue, elle symbolisait bien l'envie de vivre, de survivre. Mais finalement, je me retrouvais coincé contre un mur et mon tueur m'apparaissait... en les traits de Jean de Rivière (le batteur de Stalag, mon groupe de punk rock d'il y a trente ans) ! Il me faisait face, son flingue pointé sur moi. Je comprenais que c'était la fin, je me préparais à mourir. J'étais résigné.

Avant de tirer, Jean à prononcé : « Être heureux. »

J'ignore ce que ça signifiait. Est-ce que ça voulait dire qu'il fallait chercher le bonheur avant de mourir, ou alors est-ce qu'il affirmait que ma mort me conduirait au bonheur ?

Toujours est-il que le coup est parti. Tout s'est alors déroulé au ralenti. D'abord, j'ai perçu distinctement le bruit de la douille qui tombait au sol, cling cling, la balle a filé sur ma poitrine, je l'ai sentie me pénétrer... Voilà, j'entrais dans la mort, je pouvais sentir ma décorporation. Je n'avais éprouvé aucune douleur physique.

C'est alors que je me suis réveillé, pas en sueur, pas effrayé... Ce n'était absolument pas de l'ordre du cauchemar. Ça allait. Ça pouvait aller.

Tout cela m'a fait penser à un extrait de mon dernier roman : « Qu'est-ce que c'est, la mort, au juste ? La thanatologie, la recherche sur la mort, ne progresse pas très vite. Ça piétine, on va dire. Les chercheurs manquent de témoignages. Voilà une justification qui en vaut bien une autre<sup>2</sup>. »

---

<sup>2</sup> *Rock'n'roll Psychose* (coédition Kicking Books/Le Cercle Séborrhéique, 2010, disponible sur le site de l'auteur), page 151.

*Mardi 15 mars 2011*

Ça ne me revient qu'à présent.

Dans la nuit de jeudi à vendredi, à peu près au moment où a eu lieu le séisme japonais de magnitude de 8,5 sur l'échelle de Richter (magnitude sous-évaluée, on sait aujourd'hui qu'elle était de 9), à ce même moment, donc, j'étais dans mon lit en train de rêver que je me trouvais dans un immeuble qui s'écroulait graduellement, et je ne pouvais en sortir. Franchement, j'ai le chic, pas vrai ?

Au réveil, j'avais été happé par les informations en provenance de Tokyo à la radio (dès que j'ouvre un œil, je tends le bras et allume la radio), et au début, j'avais cru que je n'étais pas encore tout à fait réveillé, qu'il s'agissait en quelque sorte d'une prolongation de mon rêve. Sur le moment, je n'ai pas pensé à noter ça quelque part car je portais toute mon attention aux événements bien réels, mais à présent je me souviens bien.

Comme si j'avais mentalement ressenti ce séisme, à 9700 kilomètres de distance.

En tout je ne sais pas pour toi, mais perso, je ne suis pas tranquille depuis vendredi. Lorsque je décèle à la télévision les mines déconcertées des autorités nucléaires nippones, je ne suis pas véritablement rassuré.

*Samedi 4 juin 2011*

Dans ma fameuse rubrique des rêves insolites, voici celui de la nuit dernière.

Je suis l'ami d'un journaliste du *New York Times*, et nous nous trouvons tous les deux dans l'avion Paris-New York. Il couvre le déplacement de Barak Obama en Europe et je l'accompagne. Obama se trouve dans l'avion (les invraisemblances des rêves). Tout à coup, une hôtesse découvre deux nouveau-nés abandonnés dans un compartiment à bagages, et c'est l'effervescence à bord.

Alors mon ami du *New York Times* me confie la rédaction d'un papier sur l'événement, parce qu'il ne peut pas traiter ça dans le cadre de son propre article.

C'est ainsi que je fais une pige pour le *New York Times*. Arrivés à JFK Airport, mon article est rédigé, et c'est là que je me réveille.

Il n'y a probablement pas d'interprétation particulière à faire de ce rêve. Il y a belle lurette que j'ai renoncé à l'interprétation de mes rêves. Mais j'aime bien lorsque je m'en souviens dans la journée.

*Vendredi 4 novembre 2011*

Il pleut depuis quand, déjà ? Je n'sais pas, je n'sais plus (je suis perdu).

Aujourd'hui, petit récapitulatif des derniers rêves qui m'ont laissé un souvenir partiel.

Ça a débuté comme ça. J'avais un infirmier qui me plantait des perfusions... au bout des doigts ! Ça faisait un mal de chien mais c'était pour mon bien. Puis l'infirmier me disait qu'il nous fallait aller faire un tour, et il me suivait en faisant rouler le porte-perfusion derrière moi. Nous nous retrouvions devant le stade de la Mosson un soir de match du Montpellier-Hérault. Puis l'infirmier a disparu, la foule qui sortait du stade m'a arraché les perf' des doigts, je me tordais de douleur et je cherchais à regagner l'hôpital. Mais les flics sont intervenus et je me suis enfui au hasard dans les rues, en demandant de l'aide aux passants que je croisais.

C'est alors que j'ai pilé devant une voiture de sport. Le conducteur est sorti furax, je l'ai reconnu tout de suite : il s'agissait du directeur de la cafétéria où je travaillais vers mes vingt-deux ans, à Toulouse, après la dissolution de Stalag. Il a commencé à m'engueuler, mais il s'est interrompu et a murmuré :

— On se connaît, non ?

— Bien sûr, ai-je rétorqué, vous êtes Éric Javelle, directeur de la Caf Casino Toulouse-Wilson, 1983-1984.

Épaté que j'aie conservé un si bon souvenir de lui, il décidait de me venir en aide, me présentait à sa femme et son gosse, et m'invitait chez lui.

Dans l'autre rêve, je rencontrais Catherine Ringer dans une fête, elle s'approchait de moi et disait : « Tu es Thierry Tuborg, je te reconnais. » J'étais assez fier d'être reconnu par Catherine Ringer, mais en même temps ça m'embarrassait pas mal parce que je n'aimais vraiment pas son disque. Ensuite, je piquais toutes les pâtisseries qui traînaient par là, je me souviens de macarons super bons dont je m'empiffrais.

Puis je rentrais chez moi (il s'agissait de mon véritable domicile à Montpellier) et je constatais soulagé que mon couple de jeunes voisins bruyants n'avaient plus de travail sur Montpellier et décidaient de rejoindre l'Italie (ils sont italiens). C'était une véritable délivrance.



Mais ça, c'était dans mes rêves. Dans la réalité, hier, j'ai bien failli en venir aux mains avec le type que je recadrais une énième fois à cause de ses hurlements et ceux de sa copine sur les coups de deux heures du matin, m'arrachant à un sommeil si difficilement atteint peu avant.

— Ma qué ! On né fait qué parler !

— Ouais ? T'appelles ça parler, toi ? Dans ce cas, contente-toi de parler avec les mains, passé minuit. T'es gentil merci.

Pour en revenir aux rêves, j'ai de plus en plus la conviction que l'existence dans son ensemble n'est qu'un rêve, un rêve très sophistiqué. Un rêve que je traverse moi, et dans lequel toi tu figures. Si ça se trouve, toi tu vis un tout autre rêve, dans lequel je ne figure absolument pas. « Le monde n'existe pas en soi, mais en moi. La vie, je veux dire la mienne, la tienne, la leur, n'est que mon rêve. Je suis à moi seul toute la réalité. Tu comprends ? » (j'avais écrit ça dans *Les Écrivains en costard-cravate*). Donc à ce moment précis, là, je rêve que tu es en train de lire ces lignes. Dans mon rêve, putain, on a même inventé le microprocesseur, le système binaire, l'informatique, et grâce à une simple suite de 0 et de 1, eh bien je peux disputer des parties de Scrabble contre des inconnus dans toute la Francophonie ! Ce rêve est assez loufoque, tu avoueras !

Et c'est ainsi que la mort est elle aussi un rêve, un autre.

Eh oui mon petit monsieur.

*Samedi 26 novembre 2011*

Je suis de plus en plus convaincu que j'ai passé ma précédente incarnation en tant que léopard, sur le continent africain.

Déjà, plus ça va, plus j'ai l'impression que je n'en suis pas bien loin, question incarnations comme être humain : il faut bien reconnaître que je n'arrive pas à grand-chose dans cette existence-là, c'est tout de même pas mal la lose, la plupart du temps. C'est le karma. J'ai encore beaucoup à apprendre.

Et pourquoi donc un léopard africain, alors ?

Eh bien je me souviens que la plupart de mes rêves de la petite enfance avaient comme décor un village composé de cases blanches sur de la terre rouge. Par exemple, est-ce que tu te rappelles le feuilleton franco-ivoirien *Yao* (1969) ? Cette petite série de treize épisodes de vingt-cinq minutes seulement, en noir et blanc, exerçait sur l'enfant que j'étais une fascination dont j'ai conservé la mémoire

quarante années plus tard, alors que la plupart des téléspectateurs de mon âge n'en ont plus le moindre souvenir. Il y a aussi mon amour immodéré pour les chats, et les félidés en général, depuis tout petit là aussi. D'ailleurs j'ai toujours eu un contact particulier avec les chats, qui d'habitude me plissent amicalement leurs yeux au premier regard, alors qu'ils sont plutôt méfiants avec d'autres.

Mais l'ange de l'oubli a posé son doigt sur ma bouche à ma naissance et m'a fait « Chut ! ». J'ai alors (presque) tout oublié de ma conscience pure et de mon karma. « Hush ! » C'est ce qui explique ce sillon que nous avons tous sur la lèvre et sous le nez, c'est la marque du doigt de l'ange de l'oubli.

Voilà voilà voilà. En vous remerciant.

*Jeudi 19 janvier 2012*

Je me suis réveillé en sursaut (hurlements des ces crétins de voisins sur les coups de trois heures du matin), et je n'avais en tête qu'une très infime partie du rêve que j'étais en train de traverser. L'on me demandait où je résidais et je répondais aussitôt : « La Monadière ». C'était tout ce que j'avais, aucune mémoire du contexte de ce rêve, juste cette réplique avant d'être arraché à mon sommeil.

La Monadière ? Késako ? Ça me disait vaguement quelque chose, mais je ne parvenais pas à mettre le doigt dessus.

Alors ce matin j'ai tapé « La Monadière » sur Google et à l'affichage des premiers résultats, j'ai tout de suite compris. Il s'agit d'un village de vacances en Haute-Loire où nous avons passé nos vacances d'été, alors que j'avais treize ou quatorze ans. J'y avais rencontré une certaine Anne van Dalen, une petite Néerlandaise de

Eindhoven dont je m'étais amouraché et qui avait plus ou moins inspiré mon futur périple aux Pays-Bas (voir mes *Premières Gymnopédies...*).

Ah ! La Monadière, près de La Chaise-Dieu !

C'est assez singulier, parce que ça fait plus de trente-cinq années que je n'ai pas une seule fois cité ce nom de lieu, il m'était pour ainsi dire étranger à mon réveil, or dans mon rêve, ça me semblait familier et d'actualité, je vivais à La Monadière.

*Samedi 28 janvier 2012*

Cette nuit j'ai rêvé que j'entamais la rédaction d'un nouveau roman intitulé *Le Facteur Déclenchant*.

Jusque-là, tout allait bien.

Mais au fur et à mesure que j'avançais dans mon rêve, je me rendais compte qu'il s'agissait de l'histoire d'un type nommé Jean-Claude Déclenchant, employé à La Poste.

Ça l'effectuait moyennement, de mon point de vue.

*Jeudi 1<sup>er</sup> mars 2012*

Cette nuit, une variante de mon rêve récurrent (dont il est question dans le nouveau roman qui vient de paraître) dans lequel je dois m'extraire indéfiniment des cordes de guitare électrique de la gorge : il s'agissait pour cette fois d'une longue et lourde chaîne d'antivol ! Carrément ! Et, c'est cocasse, dans mon rêve, en tentant de me sortir cette chaîne d'antivol de la gorge, je songeais : « Bon ! Ce n'est pas comme dans mes rêves, dans la réalité il *ne s'agit que* d'une chaîne d'antivol, pas de cordes de guitare ! » Alors que si justement, c'était un rêve ! Tu piges ? Tu piges le truc ? Dans mon rêve, j'avais intégré que ce que j'étais en train de vivre faisait référence à des rêves que je fais dans la réalité.

Enfin je me comprends.

Sinon, le contexte précis de ce rêve m'échappe, comme évaporé depuis ce matin, excepté ceci : nous faisons les quatre cents

coups, Tracy et moi. Tracy, je le rappelle, était ma petite amie britannique vers mes vingt ans, au début des années 80 du siècle précédent, époque Stalag. Dans ce rêve, il semble que nous étions jeunes, encore dans l'adolescence à tout le moins pour elle, mais c'est étrange, Tracy avait la petite bouille actuelle qui figure sur son profil Facebook... Nous étions des adolescents avec nos têtes de maintenant, quoi !

Voilà, c'est tout qu'est-ce que je voulais dire. Je retourne bosser.



*Dimanche 29 avril 2012*

Cette nuit, j'ai rêvé que j'embauchais comme factotum sur un paquebot de croisière, et que j'avais perdu la vue alors on m'avait greffé des yeux électroniques qui me rendaient la vision comme à travers un poste de télévision, avec de temps en temps des petits carrés de pixels manquants.

Voilà voilà voilà.

*Jeudi 7 juin 2012*

Cette nuit, pour une fois que j'avais trouvé le moyen de m'endormir comme un bébé assez vite, eh bien j'ai tout bonnement fait un rêve dans lequel je ne parvenais pas à trouver le sommeil !

Je ne sais pas si tu sens bien le truc...

*Dimanche 17 juin 2012*

Cette nuit j'ai rêvé que j'étais un candidat de *Questions pour un champion*. Julien Lepers me posait ses questions, et je ne comprenais pas ce qu'il disait. Je lui faisais tout le temps répéter, et s'ensuivait une grosse altercation entre lui et moi sur le plateau de l'émission dont on interrompait l'enregistrement.

Va comprendre.

*Jeudi 16 août 2012*

Ce matin, au réveil, j'avais en tête de façon très précise l'ultime scène de mon dernier rêve, et uniquement cette toute dernière scène. J'étais sur un vélo et je pédalais entre les passants dans une rue piétonne, en disant distinctement à je ne sais qui : « On travaille des cartons à Helsinki ».

On travaille des cartons à Helsinki ? Qu'est-ce à dire ?

*Dimanche 21 octobre 2012*

J'ai passé une bien bonne nuit, très réparatrice, composée de rêves tous plus abracadabrantesques les uns que les autres, comme celui où je me trouvais sur les Champs-Élysées et tout à coup Georges Pompidou me rejoignait et me serrait la pogne. Il avait une cigarette aux lèvres et souriait, et il était tout bouffi par la cortisone, exactement comme il se trouvait à la fin de son existence en 1974. Et je lui disais : « Ah ! Monsieur Pompidou ! Vous avez du mal à reconnaître les Champs-Élysées, pas vrai ? » Car dans mon rêve, il y avait une voie aérienne pour la circulation automobile qui surplombait les Champs-Élysées, devenus complètement piétons.

Qu'est-ce que tu vas essayer d'interpréter ce genre de rêves !

*Samedi 27 octobre 2012*

Cela n'a pas grand intérêt, je le note à titre d'archive, pour mémoire, mais cette nuit j'ai rêvé que je me trouvais dans le public d'une course automobile, j'y rencontrais Chantal Lauby des Nuls, je la séduisais (ou l'inverse, plutôt) et nous faisons l'amour dans un fossé à l'écart du circuit. Ensuite je lui demandais des nouvelles de sa fille (Jennifer Ayache, la chanteuse du groupe Superbus). Nous nous promettons de nous revoir, je lui suggérais de m'ajouter comme ami sur Facebook... puis les voisins m'ont réveillé, comme souvent.

Il y a un bon bout de temps, en 1995, les Nuls animaient une émission de dingue sur Europe 1, *Le Zouzouk* (une parodie du *Jeu des mille francs*), et j'avais été sélectionné pour y participer en direct. Quelle rigolade, je te jure ! C'était leur grande époque. Chantal m'avait fait un gros bisou très affectueux avant mon départ du studio.

*Samedi 22 décembre 2012*

Rêves en vrac cette nuit. Notamment celui où je suis un chanteur célèbre qui a construit toute sa carrière sur la réorchestration et la réinterprétation chaque année du même album composé des mêmes quatorze chansons, depuis ses débuts. Chaque année sort un nouveau disque avec une nouvelle pochette, enregistré avec un nouveau producteur et des nouveaux musiciens, mais il s'agit chaque fois des mêmes chansons, dans le même ordre... Et ça marche, le grand public aime toujours ça (le grand public, ce grand con). Un autre rêve où Marion Maréchal Le Pen me drague, cette petite chaudasse, et nous finissons par faire du sexe dans sa voiture (je n'ai pas le permis de conduire, donc pas de voiture, y compris dans mes rêves).

Il y a encore eu de nombreux autres petits rêves, mais je n'en ai plus souvenir. C'est curieux, d'ailleurs, cette faculté d'oublier à ce

point nos rêves, pfuit ! en l'espace de quelques secondes d'éveil, tout s'est évaporé ou presque. Un peu comme à la naissance. Ça me rappelle un passage de mon dernier roman (*Au désarroi et au sang*)...  
Attention ! Alerte autocitation !!!

« C'est la naissance terrestre qui devient sommeil et oubli, car l'âme, en venant au Monde dans un corps, passe d'un état de conscience supérieure à un état de moindre connaissance. Elle oublie entre-temps les vérités qu'elle possédait avant de prendre chair. »

Fin de l'alerte autocitation.



*Lundi 21 janvier 2013*

Cette nuit j'ai fait un rêve dans lequel je perdais mon portefeuille et je n'avais plus aucun moyen de retirer de l'argent. J'étais désemparé, totalement perdu. J'occupais le poste de régisseur dans un théâtre et je devais aller acheter du papier crépon pour la costumière qui confectionnait les tutus des jeunes comédiennes. Comme je n'avais plus d'argent, elle me confiait un billet de 250 euros (ouais, un billet de 250 euros, c'est dingue, hein ?)...

À mon réveil, je me suis écrié : « La vache, on se les gèle ! », puis j'ai réalisé que finalement, je n'avais pas perdu mon portefeuille, ça n'était que dans mon rêve, tout allait bien. Alors, soulagé, je suis parvenu à relativiser le froid qu'il faisait.

*Vendredi 1<sup>er</sup> février 2013*

Encore des rêves bien étranges cette nuit.

Entre autres, j'étais incarcéré pour possession de cannabis (n'importe quoi !), mais on ne m'avait pas fouillé alors je me retrouvais dans ma cellule avec du chichon à ma disposition.

Puis il y avait comme un glissement de ma cellule à mon petit studio dans cette résidence où je vis actuellement, comme une identification. C'est vrai, je vis un peu comme un taulard dans cette résidence, entre les quatre murs de cette petite piaule. Bref, je me retrouvais dans mon studio-taule et j'avais la visite de la petite amie d'un de mes voisins, qui m'affirmait qu'en réalité, lorsqu'elle venait chez mon voisin, c'était dans l'espoir de me voir, moi. Ah bon.

Puis, toujours dans le cadre de mon incarcération, je ne sais plus vraiment pour quelle raison, apparaissait Horatio Caine des *Expert : Miami* (David Caruso). Il me proposait son aide pour que

les matons ne découvrent pas le cannabis que je ne savais plus où dissimuler afin d'échapper aux fouilles.

Ensuite, j'étais libre et je me trouvais dans la rue. Il s'agissait de la fameuse rue Sainte-Catherine, à Bordeaux, qui n'est autre que la plus longue rue piétonne de France. J'étais face à Silvio Berlusconi qui discutait avec un petit groupe de personnes. Subitement, *il Cavaliere* portait ses mains au visage, ce si beau visage qu'il s'est fait faire chez le même chirurgien que Carla Bruni, et sa peau se craquelait, alors il s'éloignait en titubant et ça tournait exactement comme le grand final du film *Phantom Of The Paradise* de Brian De Palma, lorsque Swann (Paul Williams) perd son immortalité et sa jeunesse et se met à ramper le visage en sang devant un public médusé.

De bien belles images qu'on aimerait voir plus souvent.

*Mercredi 6 mars 2013*

Dans l'un des rêves de cette nuit, je reviens de je ne sais où après une absence de deux semaines, et je passe chez un ami avant de rentrer chez moi. Cet ami avait été chargé de nourrir et de tenir compagnie à mon chat, selon le temps dont il disposerait. Après avoir récupéré mes clés, je file chez moi retrouver ledit chat. Une fois à l'intérieur, je le cherche un bon moment puis le découvre dans ma chambre, dont la porte était fermée. Il est enfoui sous une couverture, inanimé, et son museau est en sang. Catastrophé, craignant le pire, je le réanime puis lui demande des explications (oui, parce que dans mon rêve, nous communiquons par télépathie, mon chat et moi). Alors il me raconte que personne n'est venu le nourrir depuis quinze jours, et qu'il est resté coincé dans la chambre tout ce temps. Il s'est acharné sur la porte, à tenter de l'ouvrir, et n'est parvenu qu'à s'esquinter le museau et les griffes, ce qui

explique le sang. Il est famélique, et flippé. Personne ne s'était occupé de lui durant les deux semaines de mon absence.

C'est à ce moment que je me réveille. Et dans le creux de mon lit, je me mets à sangloter sur le sort du pauvre chat de mon rêve. Ça dure quoi, quelques secondes, peut-être une demi-minute, le temps que je sois tout à fait réveillé, mais je suis bel et bien en train de commencer à pleurnicher, dis donc !

Ça c'est pas banal, pas vrai ?

*Lundi 6 mai 2013*

Un bon sang de satané cauchemar cette nuit.

Je suis jeune adulte, disons la trentaine, et mon père m'invite à une soirée chez lui en compagnie de mon frère cadet et de ma sœur cadette. À la fin de la soirée, j'ignore pourquoi, nous devons tous les quatre dormir dans la même chambre. Ça ne me plaît pas, mais c'est comme ça. Alors qu'ils font tous les trois pas mal de raffut, je tente de trouver le sommeil en composant mentalement une nouvelle chanson. Je me souviens que l'intro est au violoncelle puis le reste de la chanson à la contrebasse, et le premier vers faisait : « Elle pleure ». C'est naze, mais c'est dans mon rêve.

Au bout d'un moment, exaspéré, je décide de désobéir au père et j'annonce que je vais dormir tout seul dans une autre chambre au fond de l'appartement. Il s'agit — comme bien souvent dans mes

rêves familiaux — de la maison que nous occupions, durant mon adolescence, rue Elvina-Sivan à Bordeaux (quartier Nansouty).

Mon père se montre très contrarié. Il me laisse m'installer dans cette autre chambre, où je finis par m'endormir, jusqu'à ce qu'il déboule dans la chambre les bras chargés de bouteilles : il s'est mis en tête de boire avec moi des Pastis-Perrier. Là, je vois rouge. S'ensuit une bagarre qui tourne vite au drame. Mon père sort une arme et il va me descendre, je fais ma prière, quand ma mère (sous les traits, va comprendre, de la comédienne franco-britannique Kristin Scott Thomas) fait son apparition, accompagnée d'un parfait inconnu. C'est mon père qui finalement se prend une balle, tirée par l'homme qui escorte ma mère. Il explose la fenêtre de la chambre et va s'écrouler en bas, dehors.

Je me réveille et j'en tremble quelques secondes au fond de mon lit, avec la brève sensation qu'on éprouve quelquefois d'avoir traversé un événement réel et non un rêve.

Ensuite, j'ai droit à un autre rêve dans lequel mon camarade Thierry « Punky » Saltet figure avec la voix d'Homer Simpson ! Plus aucun souvenir des tenants et aboutissants dudit rêve, si ce n'est que Punky avait la voix d'Homer... Piinaise !

*Mercredi 7 août 2013*

La nuit dernière, j'ai fait un rêve épouvantable.

Je me trouve dans Béziers avec une amie. Nous marchons tranquillement dans le centre-ville quand tout à coup elle se met à brailler quelque chose d'incompréhensible. Elle fait un brusque demi-tour en pointant du doigt quelque chose devant nous. Je ne comprends pas, et à ce moment-là elle n'est plus capable de prononcer le moindre mot d'explication. Elle panique, juste son doigt pointé devant nous. Alors seulement je distingue l'onde qui approche en cercle de plus en plus large, à toute vitesse. Il s'agit en toute probabilité d'une explosion nucléaire. Nous sommes résignés, nous allons y passer. Je m'agenouille, dos à l'onde nucléaire, et j'attends ma mort.

Au dernier moment, au moment fatal, ce cauchemar s'interrompt subitement et je bascule dans une sorte de rêve assez



banal qui n'a rien à voir : je me fais dérober un ouvrage que j'avais emprunté à la médiathèque de Montpellier et ça m'ennuie car je vais devoir le rembourser.

Pas terrible.

Ce qu'il y a eu de véritablement singulier, c'est ce brusque changement de situation, au moment où j'allais perdre la vie dans des conditions abominables. Comme si je passais tout à coup d'une existence à une autre, d'une dimension à une autre.

Impressionnant.

*Dimanche 10 novembre 2013*

Cette nuit, alors que je m'apprêtais m'endormir du sommeil du juste, vers les une heure, j'ai entendu à travers la fenêtre une bande de branleurs approcher dans la rue, sans doute défoncés, en tout cas hilares et bruyants. Je me suis dit : « Oh ! Ça, c'est pour ici ! » Et ça n'a pas loupé : le volume du tapage a augmenté crescendo jusqu'au hall de l'immeuble et j'ai compris qu'ils venaient rendre visite à la petite voisine du premier, car son chien s'est mis à aboyer à tue-tête.

Comme toute la bande s'est retrouvée dans le studio de ladite petite voisine du premier, les éclats de rire et les hurlements ont continué de plus belle et de plus près, résonnant dans tout le bâtiment. J'ai hésité à me relever pour me planter mes boules Quiès dans les oreilles, mais finalement je suis parvenu à m'endormir.

Ils ont dû poursuivre la nouba, car je suis entré direct dans un rêve qui était le prolongement exact de la situation, en plus irréel bien sûr.

J'étais, tout comme dans la réalité, allongé dans mon lit, ça s'excitait toujours au premier et je tentais de m'endormir. Tout à coup, il y a eu un boucan du tonnerre ici à mon étage. Je me suis précipité dans le couloir, en caleçon, et j'ai découvert qu'un des jeunes avait carrément explosé ma porte à coups de hache ! Il avait l'air hagard, complètement stoned. Je me le suis chopé par le bras : « Toi, mon petit mongolien, tu ne bouges pas d'ici ! » (Je me rappelle très bien l'avoir appelé « Mon petit mongolien ».) Je m'apprêtais à téléphoner à la police lorsque j'ai entendu la sirène deux-tons se rapprocher : d'autres résidents devaient avoir craqué eux aussi.

S'est ensuivie une succession de scènes avec les forces de l'ordre dans les couloirs de l'immeuble, interrogatoires, explications, confrontations, mais je ne parvenais pas à ce qu'on m'indique comment me faire rembourser la porte que l'on venait de me détruire.

Et puis je me suis retrouvé en compagnie de la petite jeune fille du premier chez qui la bande de crétins défoncés s'était rendue à l'origine. Je lui ai dit : « Je ne t'ai pas chargée devant les flics, je sais que ce n'est pas ta faute... », quelque chose dans ces eaux-là.

Parce que moi dans le fond je l'aime bien, la petite voisine du premier.

C'est en tout cas ce que ce rêve suggère.

Ensuite, brusque passage d'une dimension à une autre : je me trouvais au zinc d'une grande brasserie de la place de la Comédie et je découvrais stupéfait que les deux serveurs qui s'activaient en terrasse, un peu dépassés par les événements, n'étaient autres que Fyfy Taf et Pat Castafiore ! (Si tu ne fréquentes pas le milieu rock montpelliérain, il y a de fortes chances que ça ne te dise absolument rien, mais tant pis j'y peux rien c'est comme ça.)

*Samedi 8 février 2014*

Cette nuit, je me suis mis à faire un rêve qui se déroulait au cours de mon adolescence, dans notre maison de la rue Elvina-Sivan, à Bordeaux.

Feu mon frère aîné, Patrick, qui était à l'époque apprenti mécanicien et qui commençait à prendre pas mal de libertés, était de sortie avec ses copains et toute la famille dormait. Soudain, dans le cours de mon rêve, du fond de mon lit, j'étais réveillé par de l'animation dans le hall de la maison familiale. Je constatais qu'on était au cœur de la nuit, disons vers les deux ou trois heures.

C'est à ce moment que je me suis vraiment réveillé, là, de nos jours, dans ma petite piaule montpelliéraine. Mais, encore somnolent, mon esprit embué mélangeait le rêve qui venait de s'interrompre et la réalité. L'homme de 52 ans que je suis était devenu l'adolescent bordelais que j'étais.

Je percevais donc du boucan dans le hall de la maison de mon adolescence à Bordeaux (en réalité c'était une bande de jeunes qui rentraient bruyamment dans la résidence, ici à Montpellier). Je reconnaissais pourtant la voix de mon grand frère, de toute évidence accompagné de quelques copains. Puis j'entendais notre père, réveillé lui aussi par le tapage, arpenter le couloir pour aller pousser sa gueulante (il ne s'agissait toujours que des jeunes dans le couloir de ma résidence).

À ce moment, dans la réalité, du fond de mon lit, somnolent, j'ai éprouvé une subite envie d'aller aux petits coins et je me suis dit... qu'il valait mieux me retenir parce que je n'avais aucune intention d'être mêlé à la dispute qui allait inévitablement se produire dans le hall entre mon père et mon frère !

C'est stupéfiant, j'ai passé plusieurs minutes à me retenir avant de réaliser que je venais de prolonger mon rêve dans la réalité, que papa ne s'était pas levé, que Patrick ne venait pas de rentrer, que j'avais bien 52 ans, que bon Dieu j'avais une foutue envie de pisser et que je ne croiserais personne, ici dans ma piaule, entre mon lit et les toilettes !

C'est dingue, ces rêves qui se prolongent une fois éveillé !

*Vendredi 28 février 2014*

Cette nuit, encore des rêves qui m'ont laissé bien perplexe, dont celui où des hommes me ceinturaient, me transportaient dans une petite cellule sur le sol de laquelle se trouvait un type recroquevillé, le visage ensanglanté. Il venait de toute évidence de se faire tabasser. Les hommes qui me tenaient toujours me braillaient : « Tiens ! Regarde ! » Et là, je reconnaissais le malheureux à terre : c'était Michel Platini, dis donc !

Va t'en comprendre.

*Vendredi 11 avril 2014*

Rêve de cette nuit. (Wéééééé ! Clap clap clap !...)

Alors comme ça je me trouve dans une sorte de bar où mes copains et moi consommons une bien étrange boisson : une multitude de petites billes de glaçons de lait que nous arrosons régulièrement de sirop de grenadine. (Tiens, faudra essayer, les petits glaçons de lait.)

Au fond du bar, sur une petite estrade, un jeune homme de petite taille chante, tout seul devant son micro. Il termine son set dans l'indifférence générale et se met à bouder : « De toute façon, on ne nous laisse jamais rien, à nous... » Alors je me retourne et lui réponds : « Bah oui mais en même temps, vous n'êtes que des nains, hein ! »

Et puis je retourne à la conversation avec mes camarades. Il s'agit de monter une affaire : un restaurant-boulangerie-viennoiserie.



Le plan d'enfer ! À l'instar d'une pizzeria, on ferait cuire le pain et les croissants devant les clients attablés.

Ensuite, je dois espionner Valéry Giscard d'Estaing car sa fille Jacinte est supposée rejoindre notre petite société (et y apporter des fonds). Adoncques je m'introduis au domicile de Giscard (qui n'est autre que l'Opéra-Comédie de Montpellier ! Hé bé mon cochon !) et je le guette, bien installé à son bureau en train d'écrire ses Mémoires ou je sais pas quoi, tandis que mes associés s'occupent de convaincre Jacinte de nous rejoindre dans notre affaire de restaurant-boulangerie-viennoiserie.

Et pis j'ai réveillé.

*Lundi 12 mai 2014*

Nouvelle transcription onirique partielle mais intéressante.

Je fais partie d'une troupe de théâtre professionnelle. Toute l'équipe est en réunion, le metteur en scène nous révèle qu'il va adapter un vieux texte, il montre un livre dont le souvenir du titre n'a pas survécu à mon réveil. Ce que je me rappelle, c'est qu'il s'agit de l'unique exemplaire, ce livre est aujourd'hui une rareté. Tout de suite, je veux pouvoir détenir cet exemplaire. Le metteur en scène refuse de me le confier, j'insiste (j'ignore pourquoi), j'indique je ne jouerai pas si je n'ai pas le livre. Je suis prêt à jouer gratuit si j'obtiens le livre.

Bref, marchandage.

Puis tout bascule dans une sorte d'intrigue familiale. Je me retrouve avec mon père, mais dans le rêve il ressemble davantage à mon grand-père Ashelbé (ouais, on sait, celui qui a écrit *Pépé le*

*Moko*), surtout parce que mon père, dans ce rêve, est auteur de pièces de théâtre radiophoniques et qu'Ashelbé l'a été dans les années 30 (dans la réalité, de nos jours, les pièces de théâtre radiophoniques n'existent quasiment plus). Donc mon père, à qui j'apprends l'existence de cet exemplaire unique, passe un marché avec moi : si je parviens à mettre la main sur ce livre et si je le lui remets, il me cède toute sa fortune (dans la réalité mon père n'a pas de *fortune*).

Le rêve se poursuit et au cours de celui-ci, on comprend que ce vieux livre constitue l'unique preuve que mon père avait plagié cet obscur auteur pour créer son plus grand succès à la radio.

J'obtiens finalement le livre des mains de mon metteur en scène contre un rôle sans cachet et je fournis le précieux exemplaire à mon père, qui soulagé me cède sa fortune, ignorant que je vais jouer ce rôle, et que de toute façon la vérité sera connue de tous à la création de notre pièce.

Étonnant, non ?

*Samedi 12 juillet 2014*

Tiens, ça me revient en flashes depuis tout à l'heure. Cette nuit, j'ai carrément fait un rêve dans lequel, j'ignore à présent pour quelle funeste raison, j'espionnais Fyfy, le grand manitou de la TAF ici à Montpellier. J'ai la vague réminiscence de cette scène nocturne où lui et le tour manager d'un groupe indéterminé calent les derniers détails d'un concert à la Secret Place. Ils bavardent tous les deux dans le salon d'un pavillon (qui n'est autre que la maison de mon adolescence, rue Elvina-Sivan à Bordeaux), et moi je suis dissimulé dehors, l'oreille collée à une vitre afin de surprendre leur conversation. S'ensuit cette autre scène où ils sortent et poursuivent leur discussion le long d'un chemin de campagne, toujours en pleine nuit, tandis que je rampe dans les herbes en dressant l'oreille.

Je m'interroge.

*Jeudi 24 juillet 2014*

Activité onirique de la nuit.

Scène un.

Je me trouve dans ma chambre d'hôtel et je constate qu'un intrus se dissimule sur le balcon. Je m'en vais lui montrer qui c'est Raoul, mais il me lance : « J'espère que tu as prévu un smoking, car c'est la fête ! » Et tout à coup, la chambre d'hôtel s'illumine et toute une smala de personnages plus ou moins connus de moi et sortis d'on ne sait où me souhaitent bruyamment mon anniversaire, avec cotillons et langues de belle-mère.

Moi qui ne fête jamais, mais alors là *jamais* mon anniversaire ! Je ne me rappelle même pas la dernière fois où ça m'est arrivé (au cours de l'enfance, avant ma fugue à quinze ans et mon émancipation à seize ans).

Mais bon, ça partait d'un bon sentiment les gars.

Scène deux.

Je suis en train de me cambrioler. En fait, je force un coffre m'appartenant mais dont j'ai égaré la clé. J'y trouve de vieux textes rédigés au cours de ma jeunesse et décide de les publier, estimant qu'ils sont bien meilleurs que ce que j'écris aujourd'hui. En réalité c'est faux, j'écris mieux à présent, mais, en effet, j'ai l'intention de ressortir d'ici deux ou trois ans des romans peu ou pas du tout exploités.

Scène trois.

C'est très vague à l'heure qu'il est, mais je me rappelle cette séquence où l'humoriste craignos Laurent Gerra, accompagné de son secrétaire particulier, me remet les clés d'une maison qu'il m'offre, carrément, une maison avec deux chats, dans un petit village des Pyrénées-Orientales, non loin de la mer. Dans ce rêve, je lui suis extrêmement reconnaissant, or dans la réalité, je peux pas le saquer ce mec. Mais si ça se trouve il est sympa, je sais pas. Si ça se trouve, il offrirait une maison avec deux chats à quelqu'un comme moi.

Non, hein...

*Dimanche 16 novembre 2014*

C'est curieux, dans la quasi-totalité de mes rêves, j'évolue tout le temps parmi divers autres protagonistes, or dans la vraie vie, je suis à 99 % tout seul.

*Dimanche 28 décembre 2014*

Je suis un publicitaire et je me trouve sur le stand d'un de mes clients au milieu d'une foire exposition. Nous recherchons ensemble de nouveaux slogans pour ses prochaines campagnes. Aucun souvenir des slogans en question ni de quel(s) produit(s) il s'agit.



*Lundi 29 décembre 2014*

Je me trouve dans un château isolé en campagne, château appartenant manifestement à Stéphane Cupillard, le patron de Kicking Records. Nous sommes ensemble, Stéphane, Sam Guillerand (guitariste de Black Zombie Procession et de Demon Vendetta) et moi. Aucun autre souvenir que ce moment où ils me chargent de me rendre au village le plus proche en vélo (aucun souvenir de la raison), mais j'objecte que je ne puis me servir dudit vélo parce que j'ai *trop grandi des pieds*.

Au cours de cette même nuit, un homme indéterminé me rétribue pour le rangement et le ménage d'un appartement, et je comprends peu à peu que je suis en train de maquiller une scène de crime.

*Lundi 12 janvier 2015*

Michelle Obama et moi chantons en duo sur un plateau de télévision. La Première dame dodeline de la tête en donnant de la voix.

Sans transition que je puisse me souvenir, je sympathise avec deux jeunes femmes qui tiennent une pâtisserie. Je suis installé à une petite table dans leur salon de dégustation, nous bavardons tandis qu'elles me font goûter leurs spécialités.

*Jeudi 15 janvier 2015*

Je suis en compagnie de mon père et d'autres personnages indéterminés. Papa est en train de tourner en dérision mon dernier roman. Et ça dure. Il insiste lourdement. Je suis blessé. Je dois indiquer ici que dans la vraie vie, mon père n'a jamais lu un seul de mes romans.

Un peu plus tard je me retrouve dans un village de vacances au bord de la mer, qui est supposé m'être familier, or je ne reconnais pas les lieux et je me perds dans les allées. Je finis par pénétrer dans la salle des fêtes du village et aussitôt, il s'y produit une grave inondation. Les vacanciers sont emportés par des torrents d'eau. Je vais de toute évidence périr moi aussi, c'est pourquoi le rêve s'achève. C'est souvent le cas : lorsqu'on rêve qu'on va mourir, on se réveille.

*Samedi 17 janvier 2015*

Je me rends dans une petite ville assez éloignée du centre de Montpellier mais suffisamment proche pour que j'y aille à vélo (tiens ! encore un vélo). J'y suis invité par une famille qui, dans la vraie vie, n'est autre que le gérant de mon Intermarché Clémenceau, sa femme, sa fille et son fils (ils y travaillent tous). Je partage un repas avec eux, et au moment de repartir, l'on se rend compte que mon vélo a disparu. La fille Intermarché m'avoue l'avoir prêté à une amie et celle-ci a disparu. Je me fâche, elle me dédommage avec un billet de cent euros et me cède son propre vélo. Je repars et, sur le chemin, je dois emprunter une sorte de funiculaire pour atteindre une route à un niveau inférieur. Une fois en bas, une employée me réclame cent euros pour la descente. Je proteste, elle insiste, et l'affaire s'envenime. Plein de bon sens, je lui fais remarquer que la descente a déjà eu lieu, si je décide de ne pas payer, elle n'y pourra

rien. Elle en convient et je m'éloigne. À ce moment, dans la vraie vie, mon voisin du dessous est rentré (cinq heures et demie du matin) et a commencé son tapage, ce qui a eu pour effet d'interrompre ce rêve. Protections auditives et grognements.

*Lundi 19 janvier 2015*

Je suis figurant sur un plateau de cinéma. On tourne une scène de la vie du roi Arthur de Bretagne. Nous sommes une vingtaine de figurants en costume d'époque. À l'issue d'une séquence, nous nous retrouvons dans les loges pour nous changer et je sens une certaine hostilité poindre autour de ma personne. « Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a, les gars ? Ah ! C'est parce que je vais toucher davantage que vous ? » En effet, au cours du tournage, j'avais fait remarquer à l'assistant metteur en scène qu'il serait préférable que tel figurant fasse ceci et cela, et que l'acteur principal dise plutôt ceci que cela (aucun souvenir des détails). Tout le monde avait été d'accord et le réalisateur avait noté mon nom en disant qu'il me créditerait en tant qu'adaptateur. Le rêve ne précise pas si cette annonce était sarcastique ou pas. C'est de toute évidence le cas. Mais, manifestement, les autres figurants l'ont mauvaise, au point

qu'ils me dérobent mes affaires dans les loges et s'ensuit un pugilat. Voilà ce qui me revient en tout cas.

J'ai pu expliquer dès le lever l'origine de ce rêve. La veille au soir, je m'étais collé devant le téléviseur et j'avais suivi *Kaamelott – Livre VI*, du brillant Alexandre Astier. Même si les premiers *Livres* m'ont toujours paru plus rythmés et plus amusants (« Ouvrez, Sire ! On en a gros ! »), le *Livre VI* est plus pointu, et les dialogues (notamment tous leurs anachronismes) sont toujours un régal. Je suis tout le temps très attentif quand je regarde cette série. Il y a là-dedans quelque chose qui me fascine. Cette nuit du lundi 19 janvier 2015, le rêve s'est contenté de prolonger ma soirée télé.

*Dimanche 8 février 2015*

Je fais une sorte de cauchemar qui me tourneboule un petit moment au réveil. Je vis dans une société au sein de laquelle employer le mot « blasphème » constitue en soi un blasphème. Je te laisse réfléchir là-dessus.



*Mercredi 18 février 2015*

Thierry Saltet me demande de le remplacer pour une course cycliste qui se déroule en plein centre de Montpellier. À cet effet il me confie son joli vélo de course. Je m'entraîne dans la rue Chaptal, et juste avant de prendre le départ cours Gambetta, je suis obligé de déclarer forfait parce que je tombe malade du sida. Ce qui me revient de la suite, c'est que je me retrouve hébergé chez une fille qui est amoureuse de moi en dépit de ma maladie. Si j'ai bien tout compris, elle a cette fonction d'accompagnement des malades du sida, mais son mec n'est pas trop d'accord et nous nous prenons de bec tous les deux. Je me rappelle qu'à un moment je lui explique que s'il me tape, compte tenu que je vois les médecins pratiquement tous les jours, on va voir les traces, et taper un malade du sida, ça va le mener tout droit en cabane. Alors finalement nous pouvons nous aimer sa copine et moi. Avec préservatif.

Je renonce à interpréter tout ou partie de ce rêve.

*Vendredi 27 mars 2015*

Je fais un rêve en deux parties distinctes. Tout d'abord, je suis en compagnie d'Eva Ionesco à l'âge de cinq ou six ans, je ne sais pas trop, en tout cas avant que sa mère Irina se mette à la prendre comme modèle pour des photographies érotiques en noir et blanc, puis Jacques Bourboulon en couleur. Moi, je dois avoir mon âge actuel, mais je n'en suis pas certain, c'est sans importance. En tout cas, je prédis à la petite Eva qu'elle va bientôt se trouver dans ces histoires de photos et de films érotiques qui vont saborder son adolescence. C'est terrifiant parce que la gamine, avec ses bouclettes dorées, même si elle me regarde et m'écoute, a le visage aussi exsangue qu'une morte, avec des plaies sèches sur les joues.

Sans transition que je puisse me rappeler, mon rêve me transporte plusieurs dizaines d'années plus tard. De nos jours, je dirais. Eva Ionesco est donc dans mon rêve une femme de l'âge

qu'elle a aujourd'hui (cinquante ans selon les informations disponibles sur le Net, quarante-six ans selon l'intéressée), elle est la mère d'une fillette d'une dizaine d'années (dans la réalité, Eva a un fils tout juste majeur). Elle me confie la garde de sa fille tandis qu'elle se rend à une soirée en compagnie de son mari, l'écrivain Simon Liberati. Sa fille se prénomme Emma. Emma Ionesco. Nous sympathisons. Je ne me souviens pas du reste, je crois d'ailleurs que j'ai été réveillé avant qu'il n'y ait un quelconque dénouement.

*Samedi 2 mai 2015*

L'État me remet un chèque de dédommagement parce que les bailleurs sociaux de Montpellier n'ont pas traité mon dossier dans un délai raisonnable. Je me rappelle avec précision la somme ahurissante inscrite sur ce chèque : 348 000 euros ! Ça c'est bien les rêves, tiens ! Du coup, j'invite ma voisine du dessous à faire la fête et je lui révèle ce qui vient de m'arriver. Elle me trouve tout de suite très intéressant, nous fricotons ensemble et finalement je ne souhaite plus déménager.

*Dimanche 17 mai 2015*

Je fais un rêve dans lequel les êtres humains, à l'instar de Jésus Christ, se mettent à ressusciter, dis donc.

Ça commence par l'affaire Étienne Daho, qui selon une certaine presse aurait succombé à une péritonite fin 2013 et serait revenu à la vie au printemps 2014. Je n'y crois pas un seul instant, encore un coup des publicitaires. « Bon sang, savent plus quoi inventer, ces chacals ! »

Un peu plus tard, place de la Comédie, ici à Montpellier, je croise une femme à la chevelure noire. Elle ressemble trait pour trait à Hélène, une amie décédée en octobre 2012. Même petit minois, même silhouette, même taille. L'unique différence : Hélène était rousse. Très rousse. Je rencontre à nouveau cette mystérieuse femme brune à la terrasse de la Pleine Lune, l'endroit précis où j'avais fait la

connaissance d'Hélène dans les années 2000. Je l'aborde et murmure troublé : « Hélène ? »

Alors elle me révèle qu'elle a ressuscité et qu'elle a préféré changer d'identité afin de démarrer une nouvelle vie. Je suis stupéfait. Je demande : « On *peut* ressusciter ? » Elle demeure évasive sur les modalités de résurrection, mais oui, c'est possible sous certaines conditions.

Pour finir — je ne me rappelle plus du tout dans quelles circonstances à l'heure où j'écris ces lignes — je fais la connaissance d'un criminel qui a préféré se donner la mort plutôt que d'être rattrapé par la justice, avec l'espoir fou de revenir lui aussi à la vie sous une identité différente et ainsi échapper aux poursuites. Et ça a marché. Je le presse de questions afin de connaître le moyen d'y parvenir. Ça m'intéresse sacrément cette affaire-là. Il se contente de m'indiquer : « Avant tout, il ne faut pas que tu sois trop âgé. Tu comprends, si la planète n'est peuplée que de vieillards, ça ne va pas le faire. »

*Vendredi 21 août 2015*

Cette nuit, je fais un rêve dans lequel je suis le chanteur d'un groupe de rock. Je manque une répétition, puis une seconde le lendemain, et le troisième jour je me pointe au studio en annonçant que tout va bien, des problèmes de santé m'ont empêché de venir, il a fallu que je règle ça et c'est à présent chose faite. Les musiciens sont curieux de savoir de quel problème de santé il s'agit mais je leur indique que ça n'a plus aucune importance et j'élude la question.

Et ce qu'il y a de notable dans ce rêve, c'est que je suis moi-même incapable d'indiquer de quelle maladie je souffrais. J'ai un souvenir très net de ce rêve, et je suis certain que mon « personnage » n'en a aucune idée lui-même.

Bref, les musiciens m'informent que durant mon absence, le groupe a été signé par un label. Un gros contrat. C'est très sérieux. « Et il est où, ce contrat ? » Ils ne savent pas, sans doute chez le

manager. De toute façon, ils affirment qu'à présent que c'est signé, la vie va commencer, quoi ! Ce à quoi je réponds que je suis bien placé pour savoir qu'un contrat signé n'engage plus guère personne de nos jours.

Le rêve s'achève sur une scène mêlant diverses personnes de la scène rock montpelliéraine au cours d'une soirée. J'apprends au chanteur d'un autre groupe que nous venons d'être signés, et il me relate sa propre expérience avec un gros label remontant à quelques années en arrière. Les tournées en Europe, les télés, les albums... Il me soule à un point. Mais je reste courtois et je dis juste : « Oui. Oui. »

Jusqu'à ce que, dans le rêve, mon « personnage » prenne conscience qu'il se trouve précisément dans un rêve, alors il se dit que c'est bon, il peut faire l'affront à ce prétentieux de ne pas écouter son bavardage. Et c'est alors que je me réveille. Un réveil imposé par mon personnage afin d'échapper à une conversation assommante.



Retrouvez ses derniers romans noirs sur [www.thierrytuborg.fr](http://www.thierrytuborg.fr)



On retrouve sur une scène de crime l'exact modus operandi de trois autres assassinats pour lesquels un psychopathe a déjà été jugé. La signature de ces précédents crimes n'avait jamais été révélée. Sauf que le meurtrier vient de dicter ses Mémoires depuis sa prison pour un livre sur le point de paraître. Livre qui va beaucoup intéresser les enquêteurs.

Le biographe du tueur aurait-il imité le sujet de son livre ?

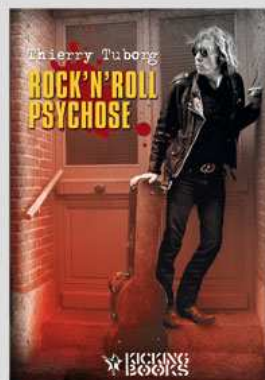
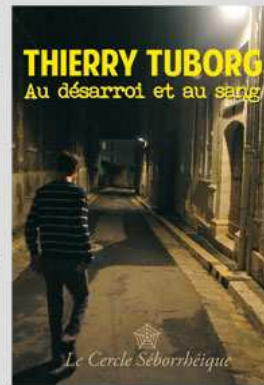
**Lucas D'Amour-Léger**, 240 pages  
Les Editions Relatives, 2014

Ce sont de lourds secrets qui entourent la mort du chanteur Quentin Bosco, assassiné peu avant le tout premier concert de sa tournée mondiale.

Au moment du drame, Thomas Bielefeld, un écrivain sans envergure, préparait un livre consacré à l'artiste. Son enquête lui révélera ces lourds secrets, qu'il lui sera difficile de rendre public.

Dans *Au désarroi et au sang*, Thierry Tuborg mêle plus que jamais la fiction à la réalité et à l'autobiographie.

**Au désarroi et au sang**, 210 pages  
éditions Le Cercle Séborrhéique, 2012



Le producteur de rock Vincent Volt est retrouvé assassiné alors qu'Allison, la chanteuse phare de son catalogue, disparaît subitement. Rémi Bacalan, un écrivain proche des deux personnalités, se lance à la recherche de la chanteuse.

Dans ce roman, au-delà de l'enquête que mène le narrateur, Thierry Tuborg plonge le lecteur dans une véritable immersion psychotique au plus profond du monde du rock français de ce début de troisième millénaire.

**Rock'n'roll Psychose**, 180 pages  
éditions Kicking Books, 2010